

REWISBIQUE
Archives

124

RIEL N° 2

BRABANT

tourisme

MAL 1988

ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE :

Le Brabant wallon au fil de ses vallées : Walter Hudders; Histoire de la dentelle de Bruxelles : Walter Hudders et Musées Communaux de Bruxelles; Les carrosseries bruxelloises et brabançonnaises ont plus de 150 ans : documents aimablement prêtés par l'auteur; L'horloge astronomique de Michel Ghiesbreght : Bibliothèque Royale (Bruxelles) et Ministère des Travaux Publics; Les Francophonies, espaces multiples de création théâtrale : Gerber - Concept, Alain Dugas, Claudel Huot et Viviane Bolland; La rose cadmium de Linkebeek : Georges de Sutter, Walter Hudders, André Hustin et Roland Caussin; Eglises, châteaux, paysages brabançons à la charnière des XIX^e et XX^e siècles : Collection privée (reproduction interdite), Roland Caussin et Marcel Bourgeois; Visite à Grez-Doiceau : Roland Caussin, A.C.L., Isselée et Laszlo Arany; Expositions : documents aimablement mis à notre disposition par les organisateurs; Avis et Echos : Syndicat d'Initiative de Waterloo, Hôtel Mercure, Georges de Sutter et WALIBI; Les manifestations culturelles et populaires : Roland Caussin.

Au recto de notre couverture : le château de Piétrebais-en-Grez, à Grez-Doiceau est, avec celui de Bonlez, le monument civil le plus important de la vallée du Train, tant en raison de son ancienneté que de sa valeur architecturale. D'origine médiévale, le château a gardé fière allure en dépit de certaines amputations et retouches. Le donjon (XII^e siècle) haut de 14 mètres, la porte d'entrée sommée d'un fronton à ailerons et l'antique tour ronde à usage de colombier en sont les éléments les plus caractéristiques (Photo : P.-F. Merckx).

Au verso de notre couverture : la dentelle de Bruxelles, qui fut pendant des siècles l'un des fleurons de notre artisanat d'art avant de subir une assez longue éclipse, connaît, de nos jours, un réel renouveau et figure toujours parmi les souvenirs que les touristes, de passage dans notre capitale, aiment emporter. Sur notre document, la Maison Antoine, sise à front de la Grand-Place de Bruxelles, et spécialisée, depuis de nombreuses années, dans la vente des dentelles (Photo : P.-F. Merckx).

BRABANT

tourisme

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique de la Province de Brabant pour la Communauté française

Président :
Fram De Hondt, député permanent

Vice-présidents :
Did Rober et
Wille Vanhelwegen,
députés permanents

Directeur :
Gill Menne

Secrétaire :
Alex Duprianoff

Rédacteur en chef :
Yves Boyen

Président de la Fédération :
Mar Schouppe,
Nad Truyens

Impression :
Devichet s.p.r.l.

Les articles sont publiés sous la responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas publiés.

Il existe une édition néerlandaise de la revue « Brabant » qui paraît neuf fois par an et qui contient des articles originaux.

Affiliation : à la Fédération de la Presse Périodique de Belgique (FPPB).

MAI 1988

Prix de ce numéro : 100 F.
Cotisation 1988 (6 numéros) : 450 F.

Le Brabant wallon au fil de ses vallées, par Willy Vanhelwegen	2
L'histoire de la dentelle de Bruxelles (2), par Anne Michaux	3
Les carrosseries bruxelloises et brabançonnaises ont plus de 150 ans (6), par H.-P. Henri-Jaspar	14
L'horloge astronomique de Michel Ghiesbreght, par Paul Raymaekers	17
Les Francophonies, espaces multiples de création théâtrale, par Roger Deldime	25
La rose cadmium de Linkebeek, par André Hustin	28
Eglises, châteaux, paysages brabançons à la charnière des XIX ^e et XX ^e siècles (3), par Gladys Guyot	36
Visite à Grez-Doiceau la renaissante, par Maurice Dessart	42
Les expositions, par Yves Boyen	47
Vient de paraître, par Gilbert Menne et Yves Boyen	50
Avis et Echos, par Catherine Ansiau et Yves Boyen	52
Les manifestations culturelles et populaires	couverture 3

FEDERATION TOURISTIQUE DE LA PROVINCE DE BRABANT

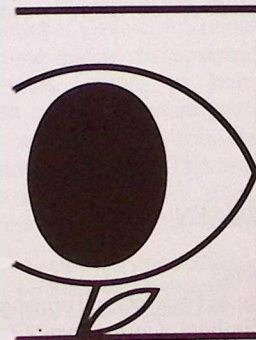
Communauté française a.s.b.l.

Rue du Marché aux Herbes 61
1000 Bruxelles

Tél. 02/513 07 50
Télex B Bru B 63245
CCP - 000-0385776-07

Editeur responsable : Gilbert Menne.

Bureaux ouverts de 9 à 16 heures.
Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés.





Le Brabant wallon, au fil de ses vallées...

Voilà le printemps qui nous invite à la promenade au cœur de notre merveilleux Brabant wallon, au fil de ses vallées dont la variété et la diversité chament les visiteurs.

Afin de mieux les faire connaître et apprécier par le grand public, notre Fédération a entrepris depuis deux ans la publication progressive d'une série de huit dépliants conçus en fonction d'une entité géographique, abondamment illustrés de magnifiques quadrichromies qui permettent de visualiser rapidement les richesses de l'arrondissement.

En effet, chaque fascicule contient une introduction générale, les musées, les principaux événements folkloriques et populaires, les spécialités gastronomiques de la région, les syndicats d'initiative concernés, une carte touristique de la vallée et une carte de sa situation en Brabant wallon.

Tour à tour, en allant d'Ouest en Est, ces vallées ont pour nom « Senne et Sennette », « Thines », « Hain », « Lasne », « Basse Dyle », « Haute Dyle et Thyle », « Nil, Train et Nethen » et « Grande et Petite Gette ».

A moins que vous ne choisissiez de les parcourir en voiture en suivant les panneaux hexagonaux de la « Route du Roman País », de la « Route des 6 Vallées » ou de la « Route Vagabonde », pourquoi ne pas les fouler d'un bon pied en empruntant nos promenades pédestres ou cyclistes dont le réseau balisé de près de 700 km est le plus dense de Wallonie !

C'est à coup sûr le meilleur moyen d'aller à la découverte du Brabant wallon et de constater que sa réputation de terre d'accueil et de beauté est loin d'être usurpée.

Willy VANHELWEGEN,

Député permanent,
Vice-Président de la Fédération Touristique de
la Province de Brabant, Communauté française.

Histoire de la dentelle de Bruxelles (2)

par Anne MICHA

L'éternité d'un art somptueux

Dans la première partie de l'article sur l'histoire de la dentelle, nous avons vu comment, au XVI^e puis au XVII^e siècle, la Flandre et Bruxelles disputèrent à Venise et à la France l'invention, puis le perfectionnement des techniques de la dentelle aux fuseaux ou à l'aiguille. Les fabricants dentelliers du Brabant réalisèrent des pièces somptueuses dignes de rehausser, de leur éclat luxueux et discret, les toilettes des empereurs, des rois et des princes, ainsi que des prêtres et des grands bourgeois. Cependant, malgré cette renommée déjà bien établie et enviée, nous ne sommes qu'aux préliminaires de cet art arachnéen...

L'âge d'or de la dentelle de Bruxelles

Au XVIII^e siècle, tout s'allégea : l'esprit, le mobilier, le costume. Ce fut l'époque du geste vif et de la repartie, mais aussi, d'un certain sentiment de la fragilité et du caractère passager des choses qu'on ne peut évoquer sans cette mode extrêmement féminine, parée de soies claires, de robes froufrouantes, de poudre, de rubans, de fleurs et de dentelle. Celle-ci fut reine, soit comme pièce du costume (engageantes, jabots et bonnets), soit comme élément principal de ce costume. La robe de l'impératrice Marie-Thérèse, évoquée au début de ce sujet, nous le confirme. La riche clien-

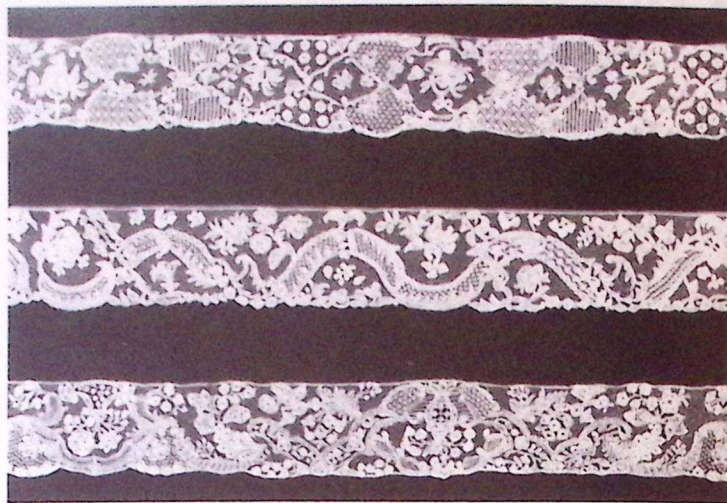
Portrait de l'impératrice Marie-Thérèse, peint par von Meytens, représentant la souveraine dans sa somptueuse robe de dentelle.



Volants en dentelle de Bruxelles aux fuseaux. Le fond drochel permet de disposer les éléments décoratifs de style Louis XV en « rivière ».

tèle de nos fabricants de dentelle réclama à corps et à cris des dentelles souples, délicates et vaporeuses. Agrément du trône et parure des princes, la dentelle ne demeura pas étrangère au culte : elle se fit ornement d'autel, de l'habit sacerdotal et des processions.

L'anglomanie et le retour plus ou moins factice à la nature prêché par J.J. Rousseau, régnant à la fin du siècle, atteignirent les toilettes féminines et masculines marquées par une plus grande simplicité. Peu ou pas de dentelle, depuis que la mousseline des Indes, si fraîche, fut mise à l'honneur. La désaffection de la mode entraînée par un courant d'idées nouvelles fit subir à la dentelle, dès avant la Révolution fran-



caise, une crise profonde qui se traduisit bientôt en une véritable débâcle.

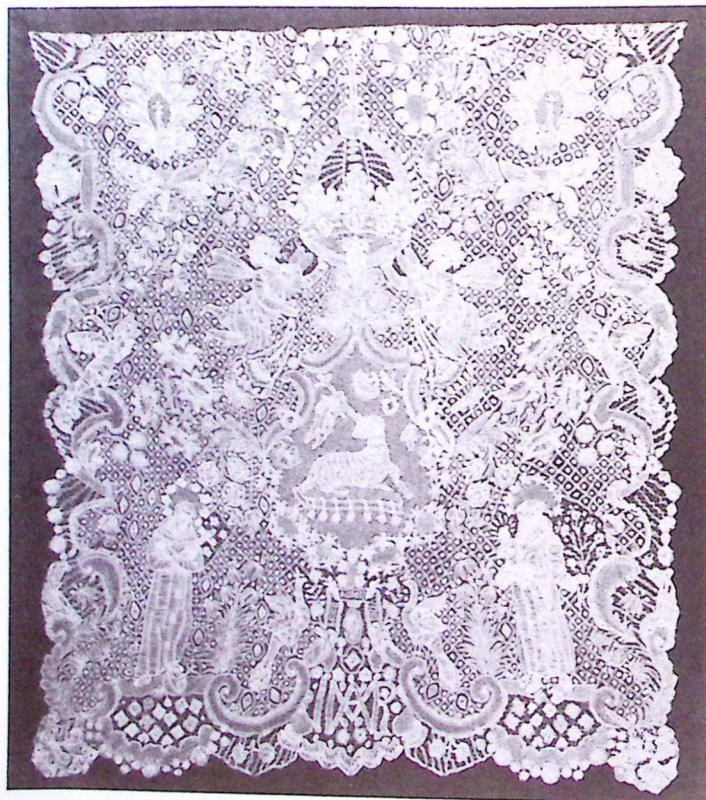
Le génie technique aux prises avec les impératifs des styles.

Au XVIII^e siècle, l'époque des

grandes découvertes techniques est close. L'effort des dentelliers ne se porta plus que sur des détails, sur des combinaisons de points et de mailles qui enrichirent la dentelle, sur la qualité et la variété des dessins. L'ère de la prohibition étant révolue, le commerce devint libre; il en résulta un surcroît d'émulation entre les fabriques. Celles qui suivirent la mode de plus près suscitèrent le plus d'engouement quel que fût le prix — souvent exorbitant — de leurs produits. Le goût fut changeant; aussi fabricants et dessinateurs s'essouffèrent-ils pour répondre aux prétentions d'une clientèle aussi exigeante que versatile.

La Régence, puis le style Louis XV, adoptèrent avec moins d'intransigeance les compositions symétriques et ordonnées du style Louis XIV, en les appliquant à des formes plus opulentes. Des fleurettes animées d'oiseaux, de papillons, de mouches et de libellules, de dizaines d'espèces végétales et de mille autres détails typiques, si souvent associés à des réminis-

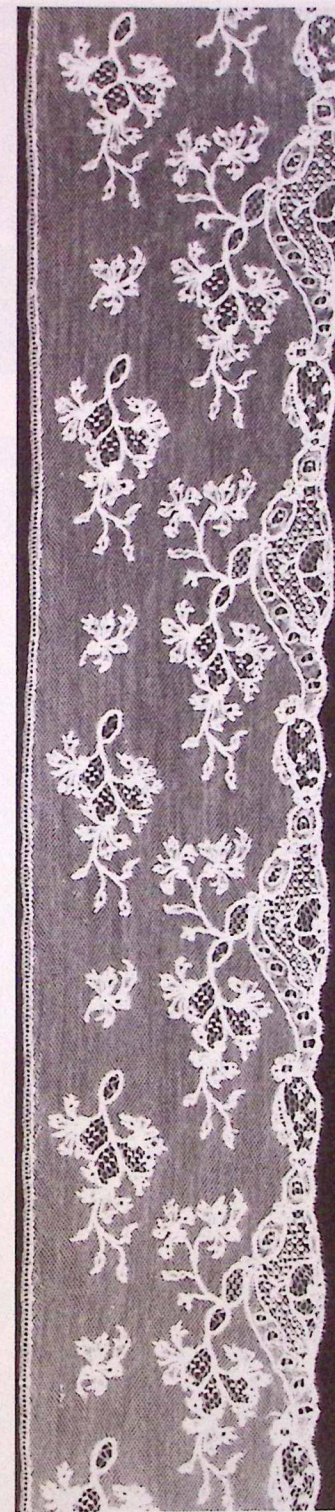
Voile de tabernacle en dentelle de Bruxelles aux fuseaux. Époque Régence. La perfection de la technique donne l'illusion d'une composition colorée.



cences exotiques, parsemèrent de leur « rivière » ajourée et sinieuse, des fonds de brides ou de mailles. Ce fut l'illustration parfaite d'un sens du décor dentellier qui ne se retrouvera plus. Seule, la technique de la dentelle aux fuseaux « à pièces rapportées » (1) et au moyen d'une diversité inouïe de points, parvenait à rendre divinement le caractère de légèreté des motifs décoratifs de ce style surchargé.

Les admirables compositions de cette époque sont remarquablement « colorées » grâce à l'emploi d'un fond utilisant, selon l'effet recherché, la bride picotée ou la maille. Vers 1750, ce fond devint une spécialité bruxelloise : « le drochel » (2). Ce réseau aux mailles de forme hexagonale atteignit, dans certaines pièces, un incroyable degré de finesse, grâce au fil utilisé. L'ouvrière drocheuse réunissait les motifs décoratifs entre eux au moyen de points invisibles qui font la qualité de ce travail.

La manufacture de Bruxelles ne demeura pas indifférente à la fabrication du point à l'aiguille. Mais, à l'inverse de ce qui s'était passé en Italie, à Bruxelles, ce fut le fuseau qui domina et qui imposa son aspect à la dentelle à l'aiguille. Au début du XVIII^e siècle, les points à l'aiguille étaient pourtant particulièrement réussis et d'un prix extrêmement élevé. Bruxelles, qui avait volontairement négligé la brode vers 1730-1740, se trouva ensuite dans l'obligation d'y recourir afin de concurrencer Alençon qui acclimatait sur le réseau une brode nerveuse, d'une exquise élégance. Dès lors, certaines dentelles de Bruxelles, dites « Dentelles mélangées » combinèrent la technique du fuseau à celle de l'aiguille. Cette technique s'avéra parfaitement adaptée au goût de la clientèle grâce au drochel,



qui était alors réalisé, au préalable, par fines bandes de deux à trois centimètres, que l'on raccordait les unes aux autres, de façon quasi invisible, et que l'on rebrodait de menues fleurs répandues en semis clairsemés.

Apogée de l'activité des grands fabricants dentelliers

Les nombreux témoignages sincères d'admiration que suscitait le travail de nos dentellières et l'exportation ininterrompue dans tous les pays d'Europe soulignent, en filigrane, l'immense travail accompli par les grands capitaines de cette industrie dentellière.

Les fabricants dentelliers étaient déjà nombreux à Bruxelles à la fin du XVII^e siècle et, dès le XVIII^e, ils furent 200, dont certains établirent des comptoirs permanents de vente à l'étranger. Ils occupaient habituellement un certain rang social, ce qui leur créait des relations flatteuses et utiles à leur commerce. Beaux habits, bonne table et maison accueillante demeuraient l'apanage des dentelliers les plus attentifs aux caprices de leur clientèle et aux possibilités techniques infinies de leur art.

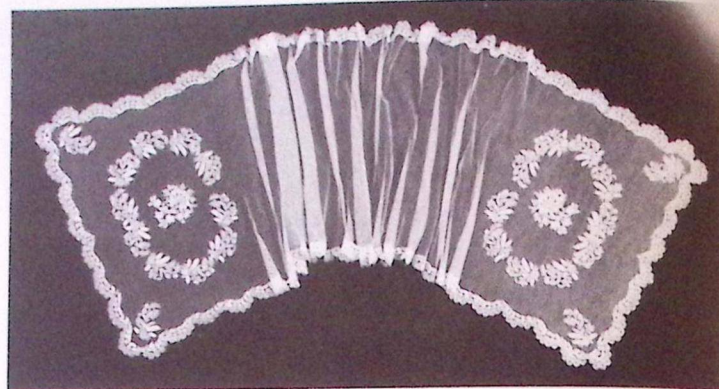
Bien des détails intéressants sur cette époque extraordinaire nous sont connus grâce aux Archives de la Ville de Bruxelles qui gardent la correspondance de deux grands fabricants dentelliers : Caroline d'Halluin et la Maison Godefroy-Du Rondeau. La première commerçait avec toutes les grandes villes européennes; la seconde réunissait Jean-Baptiste Godefroy et sa petite sœur « petite Mour », épouse Du Rondeau. Jean-Baptiste s'installa à Paris comme mar-

Semis de fleurettes clairsemées sur fond drochel. Deuxième moitié du XVIII^e siècle.

Etole en application de Bruxelles sur fond drochel. Epoque Empire.

chand accrédité à Versailles et sa sœur s'occupa, soit de réaliser en collaboration avec les ateliers bruxellois ou flamands les commandes adressées par son frère, soit de fournir directement les cours princières autrichiennes, allemandes, espagnoles et autres en articles dont « la beauté dépassait tout ce que l'on connaissait à l'époque ».

Ces correspondances sont extrêmement riches en renseignements sur la matière qui nous intéresse et nous rappellent combien « le dessin (du modèle) doit être le premier objet de l'attention du fabricant ». Il semble que Bruxelles ait eu, à cette époque, d'excellents « dessinateurs » en dentelle, dont certains étaient très appréciés à l'étranger. Souvent, le fabricant était lui-même dessinateur, comme ce fut le cas pour Godefroy. Ensuite, le modèle passait entre les mains d'une série d'ouvrières spécialisées chargées dans un premier



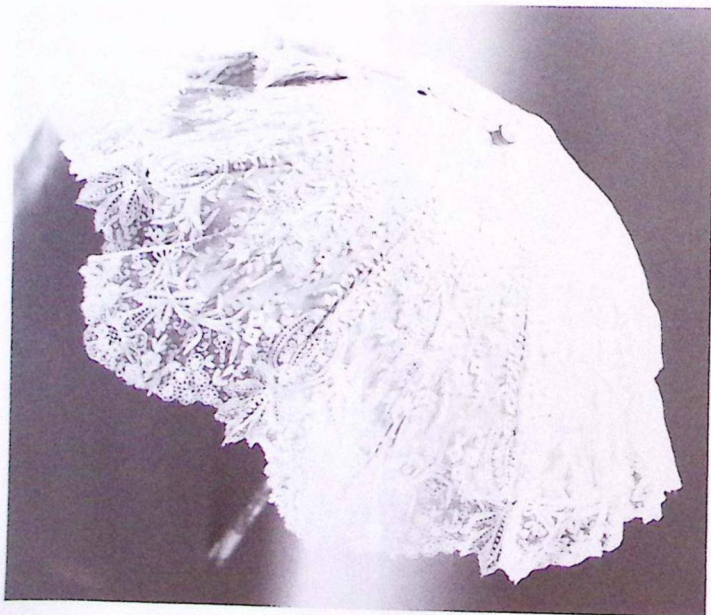
temps de traduire techniquement les dessins fournis, puis de les répartir suivant les qualifications de chaque ouvrière. Cette division du travail procurait ainsi un revenu d'appoint à quelque dix mille bruxelloises.

La condition des ouvrières resta misérable (3)

Nous ne connaissons guère les conditions de vie des ouvrières qui devaient être très modestes. La plupart d'entre elles habitaient rue Haute et le quartier de

Notre-Dame des Neiges. Elles entamaient leur apprentissage dans les écoles sous la direction de religieuses, de béguines ou de laïcs. Les institutions charitables, notamment celles qui s'occupaient d'enfants trouvés, ont joué un rôle prépondérant dans la formation des dentellières. Une fois formées, mais restant attachées à l'école par des liens étroits, les ouvrières continuaient volontiers à travailler pour la maîtresse, qui se muait alors en factresse. Elles s'acharnaient sur leur carreau entre cinq et vingt et une heures par jour. Elles recevaient, comme célibataires ou veuves, un salaire de huit sols environ et, comme femme mariée, un peu plus. Cela ne leur permettait cependant pas d'assurer complètement la dépense des douze sols nécessaires aux besoins alimentaires de leur famille. Le montant de leur salaire variait également en fonction de leur degré d'habileté et des impératifs versatiles du marché. Leur situation était encore plus précaire lorsque leurs relations avec le facteur se dégradaient, ou que ce dernier appliquait le truck-system (4) avec plus ou moins de dureté.

« Marquise » ou ombrelle en application de Bruxelles à l'aiguille et aux fuseaux sur tulle mécanique. Fin du XIX^e siècle.



Lorsque les bourgeois et les nobles portaient leurs bois, leurs champs et leurs fermes sur les épaules.

Il serait intéressant de connaître le prix de revient des différents articles en dentelle, le gain horaire de l'ouvrière, la marge de bénéfice laissée au fabricant, le montant payé par le marchand et, enfin, par le client. Il est

Nappe d'autel en dentelle Duchesse. Fin du XIX^e siècle.



malheureusement impossible de suivre les différentes étapes d'une même pièce, depuis sa création par le dessinateur jusqu'à la mise en vente. Sans craindre de nous tromper, nous pouvons cependant affirmer que l'acheteur payait un prix exorbitant pour une belle dentelle. Il suffit, pour s'en convaincre, de les comparer à certains prix payés pour les besoins journaliers.

Un boulanger demandait cinq florins pour fournir du pain pen-

dant un an, moins que le prix payé pour le dessin d'une coiffe (cinq à sept florins). Le prix de manchettes était supérieur au loyer annuel de deux cents florins réclamé pour une maison avantageusement située sur le Grand Sablon.

Vers 1770, lorsque la mode changea, évoluant vers plus de simplicité et vers le goût des matières nouvelles, lorsque les monarchies absolues connurent les premiers ébranlements de leur base, ces marchands, qui avaient contribué au prestige de notre province, se trouvèrent au bord de la faillite. La Révolution française déchira les dentelles, interrompant, pendant une douzaine d'années, toute production.

La nostalgie de la grandeur

Le citoyen né de la Révolution adopta une coupe de vêtement qui, sauf certaines modifications de détails, resta pratiquement la même pendant tout le XIX^e siècle et jusqu'à nos jours. La défection de la clientèle masculine porta un préjudice grave à l'industrie dentellière.

A partir du XIX^e siècle, la dentelle devint uniquement, et un peu péjorativement, « féminine ».

La nostalgie des styles esthétiques du passé (Antiquité, Moyen Age et XVIII^e siècle) caractérisa toutes les formes d'expression du XIX^e siècle, et la mode en fut le reflet. Bonaparte, qui lorgnait l'Empire, vit cependant dans la dentelle un instrument de règne capable d'en imposer à toute l'Europe. Par ses commandes personnelles, il restaura complètement certaines fabriques, notamment celles de Bruxelles, et leur donna une impulsion dont

elles bénéficièrent pendant tout le XIX^e siècle.

Elle connut une période particulièrement brillante sous le Second Empire. Celui-ci, grâce à la mécanisation, récemment introduite dans le métier, en garnit avec profusion les vêtements de jour et de nuit, les lits, les rideaux et d'autres éléments d'ameublement.

Apparition d'un art mécanique.

L'habileté des dentellières de cette époque égala toujours celle des ouvrières du XVIII^e siècle. Des pièces superbes furent réalisées, même si, peu à peu, l'imagination du dessinateur perdit ses droits. En effet, jusque vers 1850, l'évolution entamée au XVI^e siècle se poursuivit, puis les fabricants reprirent les genres anciens, avec un inégal succès ou même avec un goût parfois contestable. La nouvelle classe consommatrice, la bourgeoisie enrichie, préféra à la pièce, qui ne se révèle qu'aux parfaits connaisseurs, une dentelle plus banale mais produisant de l'effet, plus rapidement exécutée, mais moins chère.

La révolution industrielle du XIX^e siècle détermina très tôt la production de l'industrie dentellière par le biais de la mécanisation du réseau continu. En 1809, l'anglais Heathcoat inventa un métier fabriquant un réseau mécanique ou tulle, imitant remarquablement celui de certaines dentelles aux fuseaux. Il s'exécutait six mille fois plus rapidement et, au fil des années, son prix défiait toute concurrence.

Le coton, vers 1830, entra en compétition avec le lin et le remplaça dans bien des cas. Moins noble et moins net, il appauvrit et empâta le travail. En 1835,

l'Europe se voyait couverte de 6.850 métiers produisant annuellement 30 millions de yards carrés de réseau. Le produit rencontra une faveur immédiate.

Dès 1817, Bruxelles s'activait afin d'implanter les bases d'une industrie dentellière mécanique à la pointe du progrès. En 1834, la Maison Washer fournissait un réseau extra-fin, supérieur à ceux des manufactures anglaises. La qualité des tulles, dits de Bruxelles, a contribué à maintenir la suprématie des applications de Bruxelles (5).

Plus tard, en 1837, en adaptant au métier à tulle le principe jacquard, on obtint un tulle orné. En 1851, Bruxelles comptait seize métiers à tulle.

Bruxelles se signala aussi par la création de nouveaux points.

Vers 1860, en hommage à la duchesse de Brabant, Marie-Henriette, épouse du futur Léopold II, les dentelliers belges créèrent une sorte de dentelle mélangée, la dentelle « Duchesse de Bruxelles ». Cette dentelle fut souvent exécutée en coton et elle reproduisait de grandes fleurs, des feuilles aux nervures en relief et des éléments en forme de crosse, le tout joint par des brides.

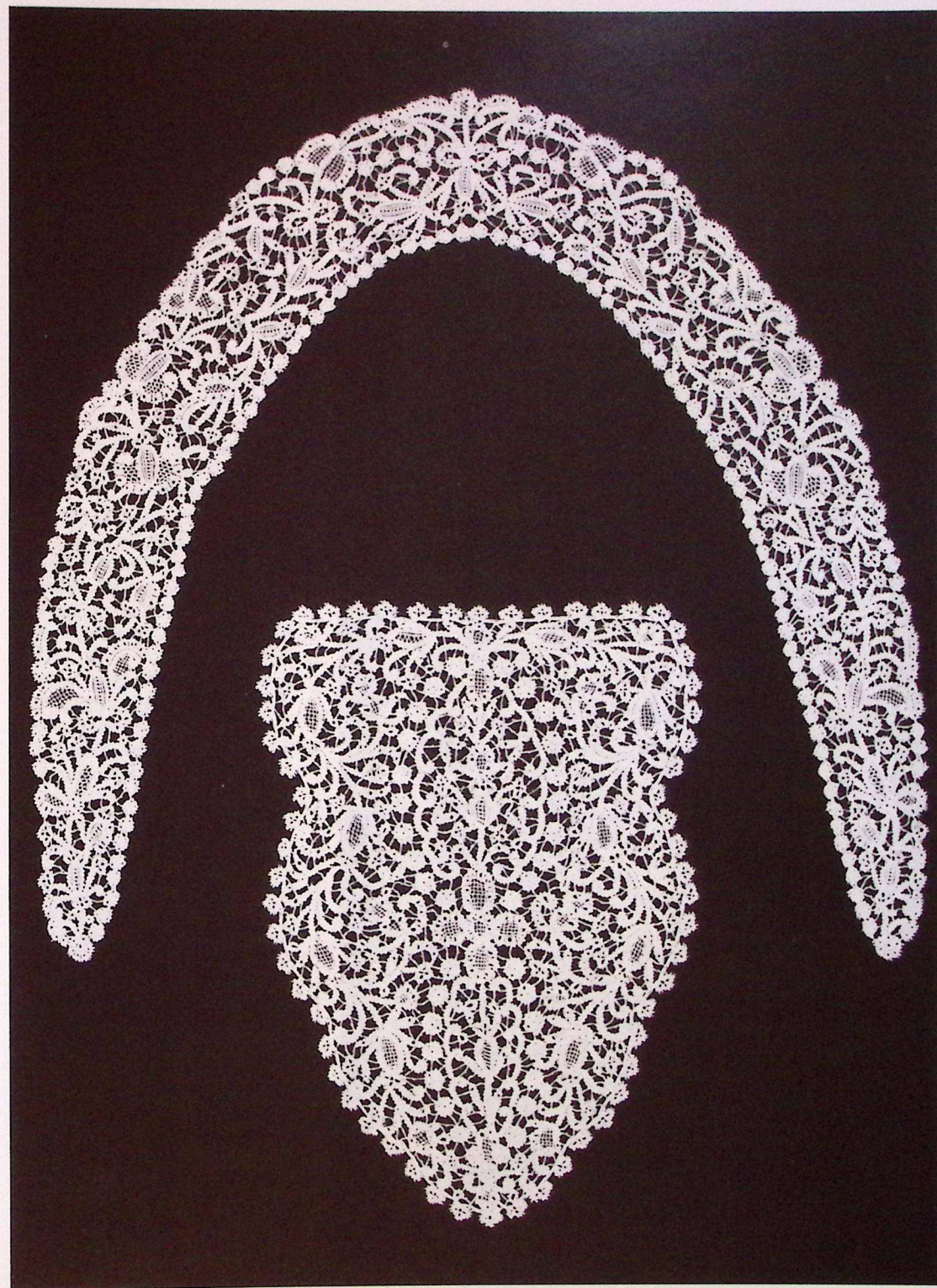
Comme dentelle aux fuseaux créée dès l'époque romantique, nous avons la « Rosaline », où l'on remarque une abondance de petites fleurs semées sur un fond de brides. Si le cœur de ces fleurs est rehaussé d'un petit anneau en relief exécuté à l'aiguille, la dentelle prend l'appellation de « Rosaline perlée ». Cette dentelle était surtout utilisée comme linge de table ou comme accessoire du vêtement (col, manchettes, modesties,

etc.) ressuscitant les fastes de l'ancien Point de Venise (6).

D'aspect plus léger et réalisé à l'aiguille, le « Point de gaze » ou « Point de rose » se caractérisait par un réseau très fragile étant donné que chaque maille n'était faite que d'un seul fil. Le décor floral comprenait souvent des roses, aux pétales superposés, et elles étaient encadrées d'éléments décoratifs évoquant le style Louis XV. La variété inouïe des points et le rendu des reliefs convenaient parfaitement pour la création de véritables tableaux peints dans des camaïeux délicatement nuancés. Jenny Minne, femme d'affaires éminente et combative du début de ce siècle, en produisit des pièces de haute qualité, tant dans le domaine de la lingerie fine que dans celui des pièces d'exposition à sujets allégoriques. Cette technique pouvait être mélangée, pour créer d'heureux effets, à celle de la « Duchesse ». Dès 1851, ce genre valut à Bruxelles une notoriété égale à celle de la « dentelle d'application ».

En combinant les techniques des « dentelles à pièces rapportées » et des « dentelles mélangées », le XIX^e siècle inaugura l'ère de la « dentelle d'application » avec motifs à l'aiguille ou aux fuseaux collés ou cousus sur fond de tulle. Le Premier Empire et la mode romantique allaient préparer la maturité de cette nouvelle technique à travers des réalisations surprenantes de légèreté et de représentations de motifs figuratifs. Les éventails, les ombrelles, les marquises, les châles et autres objets chers au décorum du Second Empire en témoignent à profusion. Fleurs,

Col et modestie en rosaline perlée. XIX^e-XX^e siècles.



tiges et feuilles, dans toute la splendeur de leur aspect végétal et fluide, s'y déploient massivement, rythmées par des éléments construits empruntés au langage décoratif de la Renaissance.

Persistance des pénibles conditions de travail

Malgré la décadence accentuée

du dessin, la main-d'œuvre resta, chez nous, d'une qualité exceptionnelle. Le système de production de la dentelle conservait les mêmes principes qu'autrefois. Les grandes maisons de dentelle avaient leur siège à Paris. La division du travail était, pour certains types de dentelle, d'une complication infinie, chaque dentellière ayant sa spécia-

lité. Les marchands bruxellois faisaient de plus en plus exécuter le travail à l'extérieur, souvent dans les campagnes (7). Quand, vers 1840, le paupérisme commença à désoler les Flandres, les curés des paroisses rurales firent appel à des religieuses pour la création et la direction de nouvelles écoles dentellières.

À côté de l'enseignement d'une tradition de la « vraie dentelle », on rencontra cependant de plus en plus fréquemment de jeunes ouvrières se complaisant dans la réalisation d'articles très communs.

Les conditions de travail, dans leur ensemble, restaient des plus pénibles : les salaires demeuraient très bas, les mesures d'hygiène étaient éprouvantes pour les yeux, le dos et les voies respiratoires des ouvrières, tandis que certaines institutions privées, religieuses ou de bienfaisance, exploitaient ignoblement leur main-d'œuvre.

Une manufacture modèle, tentant d'améliorer la condition des ouvrières, et créée à Haaltert par la firme bruxelloise dirigée par Jenny Minne, resta un exemple unique.

Les personnes qui profitaient le plus largement de cette exploitation du travail des classes indigentes restaient les facteurs, qui pouvaient être quatre ou cinq intermédiaires différents entre l'ouvrière dentellière et l'acheteur. À la veille de la première guerre mondiale, on comptait en Belgique pas moins de 920 facteurs pour 130 fabricants.

Cet artisanat d'art, un des plus brillants de l'histoire, connaîtra-t-il une renaissance véritable?

Après l'intermède de l'Art Nou-

Etoile au point de gaze. Fin du XIX^e siècle.



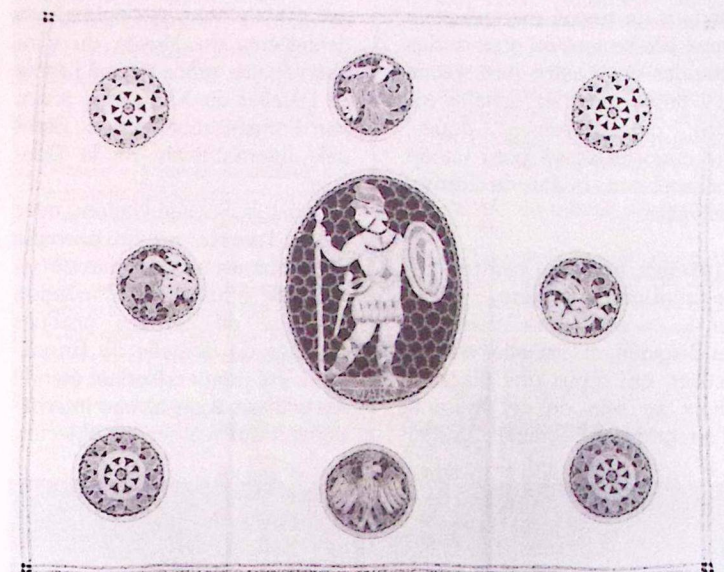
Napperon avec incrustations à l'aiguille. Renilde Denonne-Rosseels. Vers 1950.

veau, un type de femme nouveau naquit, dont le vêtement se rapprocha du costume masculin. Quel rôle jouera encore la dentelle dans la toilette de cette dégoûdée qui rêve d'émancipation? Pendant plusieurs années encore, elle utilisa la dentelle sous forme de colifichets divers, tandis que les fabricants présentèrent des pièces admirables aux expositions universelles.

Quelques privilégiés de la fortune s'intéressèrent encore à la dentelle mais, plus encore que la fabrication mécanique et que la belle contrefaçon étrangère venue d'Extrême-Orient, le contre-courant plus fort et irréversible de la civilisation moderne provoqua l'abandon, probablement définitif, de la vraie dentelle dans la toilette féminine.

Cependant, la guerre de 1914-1918 porta un coup fatal à la production. La mode condamnait désormais la dentelle aux domaines limités de certains articles de luxe : ornement de lingerie, de linge de table ou de maison. La dentelle de Bruxelles, de par sa fragilité ou les dimensions de ses motifs, se prêtait mal désormais à être utilisée de la sorte. Prudents, les fabricants, qui voyaient déjà s'accumuler des stocks de plus en plus difficiles à vendre, désiraient éviter tout risque et se pliaient au goût d'une clientèle située à l'arrière-garde de l'évolution artistique. Le mélange des styles et le mélange des techniques caractérisèrent encore la dentelle commerciale du XX^e siècle.

Malgré l'impulsion donnée par le roi Albert I^{er} et la reine Elisabeth, on pouvait craindre une désaffection totale pour cet art patient



et délicat. Deux œuvres rénovatrices furent fondées : un comité de propagande « Les Amis de la Dentelle » en 1910 et une société coopérative « La Dentelle belge » en 1911.

Au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, un type de dentelle mi-main, imitant la dentelle de Milan, et appelé « Luxeuil », connut un énorme succès en Amérique. Mais, peut-on encore appeler « dentelle » ce travail où la main intervient si peu pour nouer le lacet mécanique tournant sur lui-même et formant de grandes boucles rattachées par un très rapide et très sommaire point à l'aiguille? Actuellement, elle est souvent associée à des toiles de lin de couleur et elle conserve toujours autant de succès auprès des touristes pour confectionner des pièces de linge de table.

Et aujourd'hui?

On se prend actuellement à penser que, malgré son apparence

vulnérabilité, la dentelle est appelée à surmonter toutes les crises et que des signes de renouveau se manifestent partout dans le pays. Des cours s'organisent, certains librement, d'autres sous l'égide des instances administratives. Carreaux, fuseaux et aiguilles réapparaissent, l'ancienne technique ressuscite, les fabricants de fil remettent le lin à l'honneur, les dessinateurs, qui ne copient pas les modèles anciens, s'exercent à faire renaître la dentelle sous des formes que le XIX^e siècle n'eut pas rêvées. Ainsi, quelques manufactures, installées principalement dans la région de Bruges et de Courtrai, occupent une quinzaine d'ouvrières pendant neuf mois sur douze. Elles approvisionnent les boutiques spécialisées où, pendant l'été, les équipes de vendeuses se relaient incessamment.

Ce mouvement de reprise est général en Europe. Il peut se manifester également en dehors de toute commercialisation proprement dite, parce que, d'une part, il intéresse une population

féminine avide de remettre en honneur un travail manuel pour lequel elle se sent du goût et des aptitudes et, d'autre part, parce qu'il provoque chez certains artistes, particulièrement doués, une curiosité active pour un art ancestral, en quête de formes nouvelles.

Bruxelles, nouveau centre de création dentellière.

La Belgique, et Bruxelles en particulier, ont repris une place de choix au sein de cet artisanat d'art grâce à l'activité dynami-

que de sociétés d'import-export, grâce également aux animations dentellières du Musée du Cinquantenaire, grâce aussi à l'école de l'Atelier du XX^e siècle, enfin, par l'organisation d'une Biennale Internationale de la Dentelle.

En effet, la Société Narlam, avec Nicole Lacroix, est un exemple du dynamisme commercial vigoureux, offusqué par l'invasion asiatique de certains produits qualifiés de dentelle de Bruxelles. L'été dernier, Narlam étendit ses activités à un niveau international. Pour réaliser ses objectifs,

cette société confie ses travaux à des sous-traitants des régions d'Alost, de Ninove et de Grammont. Les dentellières travaillent sur facture, comme indépendantes. Chacune, par son activité manuelle, apporte sa note personnelle à travers une œuvre réalisée, comme autrefois, avec du fil de lin. Seule, la fixation de la dentelle au tissu se fait à la machine.

En 1979, avec l'aide de Monsieur Leclercq, échevin des Beaux-Arts de la Ville de Bruxelles, et de Madame Smolar, conservateur du Musée de la Dentelle, Madame Colette Van Steyvoort fonde l'Atelier du XX^e siècle (8).

La structure du métier de dentellière y connaît désormais un changement radical. En effet, nous assistons à une grande révolution culturelle et sociale puisque l'ouvrière devient créatrice et assume, seule ou avec l'aide d'un dessinateur, la pièce qu'elle se propose de mener à terme. Sa seule imagination fait jouer à l'infini la harpe de tous les fils d'origine végétale et synthétique, pour intégrer culturellement de nouveaux objets dans notre environnement quotidien. La dentelle s'apprête peut-être ainsi à jouer un rôle éminent dans le mobilier, parallèlement aux techniques de la broderie et de la tapisserie. Audacieuse, après s'être détachée de sa fonction première d'ornementation du vêtement, la dentelle se libère de la décoration plane, elle s'élève de la table ou du mur pour acquérir des formes tridimensionnelles et meubler l'espace. Enhardie par ces premières réalisations, Madame Van Steyvoort a également trouvé les appuis nécessaires auprès des autorités

La création dentellière contemporaine à la conquête de l'espace tridimensionnel. Colette Van Steyvoort et l'Atelier du XX^e siècle.

administratives et de la reine Fabiola, pour fonder, dès 1981, une ASBL bruxelloise instituant la manifestation rapidement prestigieuse de la Biennale Internationale de la Dentelle. La vocation essentielle de la biennale consiste à percevoir et à encourager les tendances les plus intéressantes et les plus novatrices, qui se marquent au sein de la création dentellière. Les deux cent quarante pièces, provenant de dix-sept pays, et jugées lors de la troisième biennale de l'automne 1987, sont toutes des réponses pour celui qui se demande où se situe actuellement la dentelle, au sein d'un art contemporain en mutation.

Le fil entrecroisé par une technique indispensable aux fuseaux et à l'aiguille et puissamment transcendé par la créativité de l'ouvrière, souligne l'importance des graphismes vigoureux, d'une sobriété souvent géométrique, et met en relief la discipline des couleurs, qui jouent sur des gammes ou des contrastes limités. Les prix décernés sont destinés à récompenser l'artiste, ainsi qu'à lui donner des facilités afin de mieux faire connaître son œuvre auprès du grand public. Du fil a coulé le long des fuseaux; nous voyons derrière nous un passé respectable lorsque nous nous retournons; mais aussi, en portant notre regard vers l'avenir, un horizon transparent — une sensibilité propre à la dentelle — nous fait signe.

Adresse utile

Musée du Costume et de la Dentelle, 6, rue de la Violette, 1000 Bruxelles.

Heures d'ouverture :

Samedi et dimanche : de 10 à 12 heures.

Du lundi au vendredi : de 10 à 16 heures (du 1^{er} octobre au 31 mars); de 10 à 17 heures (du

1^{er} avril au 30 septembre). Fermé les 1^{er} janvier, 1^{er} mai, 1^{er} et 11 novembre ainsi que le 25 décembre.

Notes

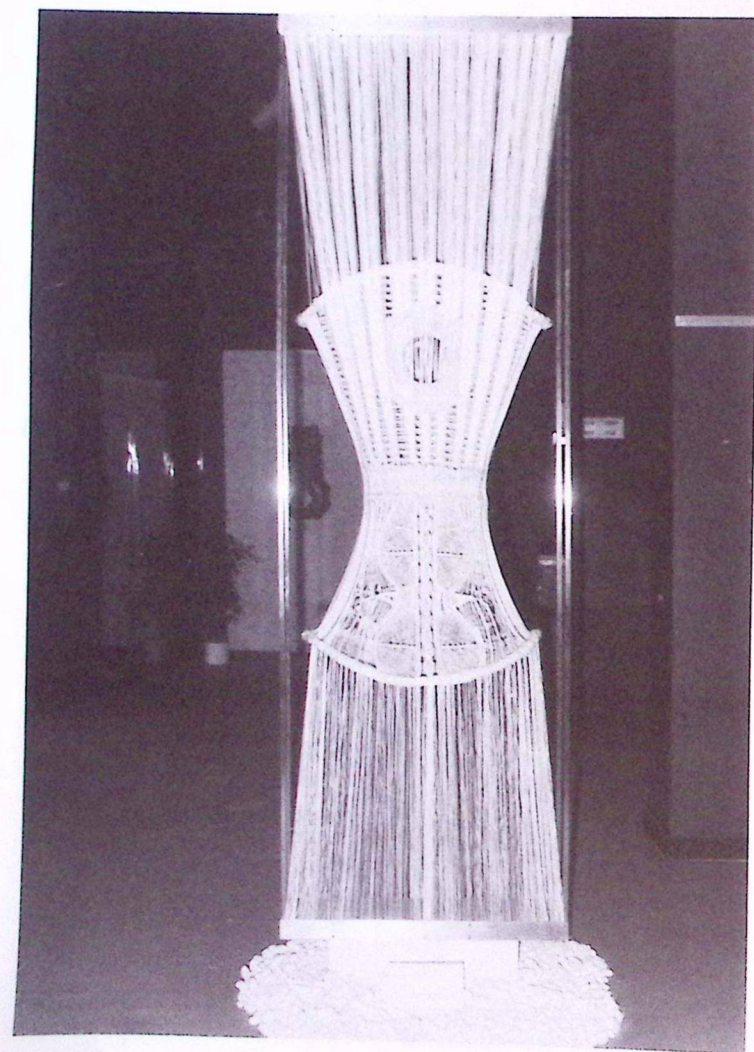
- (1) Dentelle « à pièces rapportées » : technique compliquée qui requiert, pour l'exécution de grandes pièces, le concours de quatre à dix ouvrières et formées de telle sorte qu'aucune disparité n'apparaisse dans le travail achevé. Elle consiste à fabriquer, à part, les éléments décoratifs et à les joindre ensuite au moyen de brides ou d'un réseau.
- (2) Le nom « drochel » serait dérivé du dialecte flamand « droodsel » qui signifie réseau de fils.
- (3) Pourtant, sans elles, les plus beaux témoins de leur art n'existeraient pas et, aujourd'hui encore, nous ne pourrions pas nous exclamer de surprise devant le volant de bas d'aube au monogramme de Charles VI. Il fut probablement commandé pour rehausser les cérémonies religieuses du chapitre de l'Ordre de la Toison d'Or ou de la proclamation de la Pragmatique Sanction (1721). D'autres exemplaires de cet art religieux sont représentés, soit par la faille de Notre-Dame de Lorette de l'église des Minimes où le fuseau et l'aiguille se partagent l'exécution des motifs racontant l'extraordinaire odyssée de la navigation aérienne de la Vierge, soit par le voile de bénédiction de Notre-Dame de Laeken, représentant une princesse agenouillée devant le pape.
- (4) Le facteur ne rétribuait pas les pièces achevées en payant comptant mais en avançant la fourniture du fil ou même d'autres produits dont il exerçait le négoce (alimentation, mercerie,...).
- (5) L'application de Bruxelles est une technique qui consiste à coudre ou à coller des éléments de décor, exécutés aux fuseaux ou à l'aiguille, sur un fond de vrai réseau ou de réseau mécanique.
- (6) Ce dernier, encore en vogue à la fin du siècle, faisait l'objet d'une activité importante chez nos industriels dentellières. Ces fabricants belges se surpassèrent dans ce type d'imitation mais, l'excès de virtuosité, le souci exagéré de la minutie et la recherche de la difficulté gratuite ont égaré notre production sur le chemin de la copie parfaite.

- (7) En 1938, l'Indicateur confirme l'exode de la main-d'œuvre des villes vers les campagnes puisqu'on ne recensa plus que vingt-cinq dentellières officielles dans Bruxelles ville contre 25.000 en 1804. A la veille du XX^e siècle, les chiffres s'effondrèrent encore plus puisqu'en 1870, on dénombra pour la Belgique 150.000 dentellières pour 47.000 en 1896.
- (8) Le Musée de la Dentelle, situé 6 rue de la Violette à 1000 Bruxelles, abrite actuellement les locaux où se donnent, chaque mardi et jeudi, les cours de dentelle.

Orientation bibliographique

FOURISCOT, Mick, La dentellière, Paris : Berger-Levrault, 1979, 101 p.
PAULIS, L., Pour connaître la dentelle, Anvers : de Nederlandsche Boekhandel, 1947.
PAULIS, L., Le passé de la dentelle belge : introduction à l'histoire de la dentelle en Belgique, Bruxelles : Fondation Universitaire : Musées Royaux d'Art et d'Histoire : Amis de la Dentelle, s.d.
RISSELIN-STEENEBRUGGEN, M.,
1. Trois siècles de dentelle aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire, Bruxelles : MRAH, 1980.
2. Qu'est-ce qu'une dentelle?, Bruxelles : MRAH, 1978.
3. Histoire de la dentelle de Bruxelles autrefois imitée sans l'égalier par des fabricants étrangers qui enlevaient nos ouvrières; in : Album de Bruxelles, n° 10, numéro spécial 1975-1976 des Cahiers Historiques, Bruxelles : Syndicat d'Initiative et de Promotion de Bruxelles.
4. La dentelle; in : Brabant, n° 10, octobre 1962, pp. 15-19.
5. La dentelle de Bruxelles; in : Brabant n° 3, mars 1957, pp. 5-8.
6. Le couvre-pied des Archiducs Albert et Isabelle; in : Bruxelles 55, n° 4, juillet-août 1955, pp. 49-51.
SMOLAR-MEYNART, A. et VINCKE, A., Dentelle de Bruxelles (catalogue du Musée de la dentelle), Bruxelles : Musée du costume et de la dentelle, 1982.
VAN BEVER, G., La dentelle, Bruxelles : Edition du Cercle d'art, 1945.
VERHAEGEN, Pierre, La dentelle belge, Bruxelles : Office de Publicité, Société belge de Librairies, 1912.

- (2) Voir début dans « Brabant Tourisme » n° 1/1988.



Les carrosseries bruxelloises et brabançonnes ont plus de 150 ans ⁽⁶⁾

par H.P. HENRI-JASPAR,
Conservateur du Musée du Cheval à Spa

Les Vanden Plas et les De Ruytter

Ce chapitre de l'histoire de la carrosserie bruxelloise et brabançonne est plus récent. Les Vanden Plas et De Ruytter, les deux familles de carrossiers, furent toujours très unies. Venus à cette noble discipline d'un artisanat exigeant bien des connaissances et la plus grande méticu-

losité, longtemps après les autres familles bruxelloises déjà décrites, ils gravirent très rapidement les échelons de la renommée pour arriver, à la fin de la révolution industrielle, à l'ère de l'automobile.

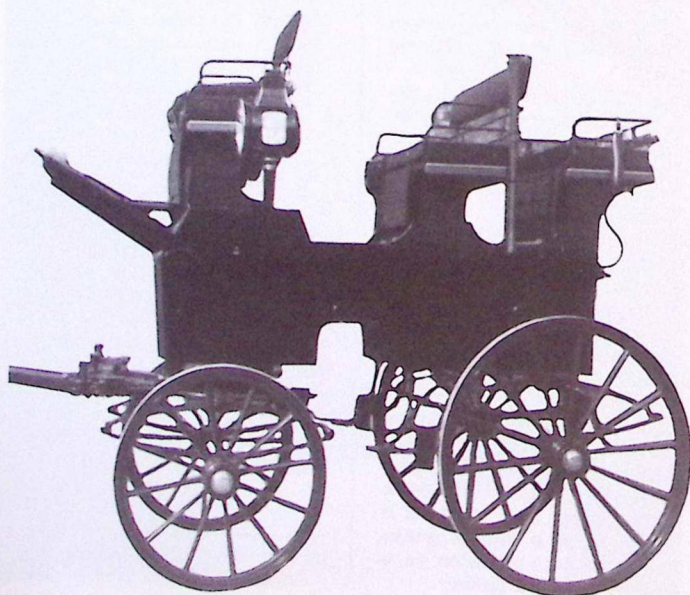
C'est dire que les Vanden Plas ne réalisèrent que peu de temps la carrosserie hippomobile. On conserve cependant quelques chefs-d'œuvre dans les collec-

tions européennes et américaines (voir photo du Break-char à bancs de la collection du Baron Casier à Nockere).

Une grande partie des archives du bureau de dessins des Vanden Plas vient d'être découverte à Ostende (septembre 1987) et grâce à celles-ci et à la famille de Monsieur Lemaire, qui fut à ce bureau pendant de nombreuses années, une idée de l'esthétique de l'époque et de l'inspiration des dessinateurs en carrosserie a pu être réalisée. Monsieur Lemaire entra très jeune dans l'atelier de création et ne se retira à Ostende qu'à l'âge de 75 ans. Son père était tanneur à Hal et il connaissait donc fort bien l'art de la sellerie automobile.

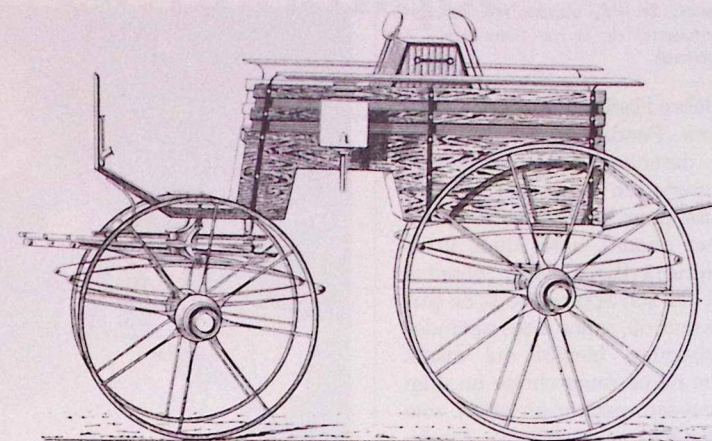
Comme d'autres, les Vanden Plas commencèrent par n'être que de simples forgerons. A cette époque (1830) et sous Léopold I^{er}, les D'Ieteren et les Snutsel n'étaient pas encore les grands carrossiers qu'ils devinrent peu après; comme beaucoup de leurs collègues, ils ne

Break-char à bancs, par Vanden Plas
(Collection du Baron Casier à Nockere).



Dog-cart n° 69 dessiné par L. Lagard (Paris).

pratiquaient qu'un ou deux des corps de métiers rattachés à la carrosserie; les premiers étaient spécialisés en charronnage et en menuiserie, les seconds en peinture et en garnissage d'équipage. Les maisons des Alexandre D'Ieteren, des De Ruytter-Demesine et les Vanden Plas étaient toutes trois issues du quartier de la gare du Nord et de l'Allée verte voisine.



Willy Vanden Plas et son ami, Emile D'Ieteren, avaient beaucoup voyagé et avaient contribué à répandre à l'étranger la réputation de la carrosserie belge. Tous deux avaient fait leur apprentissage comme peintres en équipage chez Parent, rue de Linnée, et fréquentèrent l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles. Emile D'Ieteren était plus âgé que Willy Vanden Plas et, lorsqu'il mourut en 1911, il laissa ses affaires à son jeune ami.

Georges Vanden Plas, fils d'Antoine et petit-fils de Willy, avait

épousé Alice, fille de Pierre De Ruytter, célèbre carrossier de luxe, dont le principal débouché était l'Angleterre.

Ce dernier couple reprit toute la carrosserie De Ruytter devenue Société Anonyme et fonda de façon heureuse la maison Antoine Vanden Plas et fils en 1911.

Mais parlons de cette célèbre famille qui occupait avant 1914 plus de 500 ouvriers. Fondée par Guillaume Vanden Plas, homme d'une grande intelligence, né en 1849, il épousa

Léontine Bogaerts, qui lui donna trois fils : Antoine, Henri et Willy. Guillaume Vanden Plas était forgeron et formait, avec Alfred D'Ieteren et Ernest Snutsel, les trois mousquetaires de la profession dans notre pays. Guillaume débuta comme patron, rue Gaucheret, près de la gare du Nord; il travailla pour les De Ruytter et les Snutsel. Puis, il émigra, avec ses fils, dans le but de s'agrandir, rue du Marché où il espérait fonder une carrosserie de grand luxe. Il alla fonder une succursale à Anvers, rue Van der Kelen, puis, rue Van Brée, près du Parc. L'exposition d'Anvers, en 1894, le consacra carrossier de premier plan.

Entre-temps, il veilla à l'instruction de ses fils, qu'il voulut aussi complète que possible. Antoine avait fait l'école commerciale, Henri et Willy firent leurs études au Collège des Jésuites. En quittant l'école, Antoine est envoyé à Paris où il suit des cours de dessin chez Dupont, puis, il exerce le métier de forgeron chez Emgaerd et Delbeck. En 1891, il part pour l'Amérique et entre comme stagiaire chez le

Première carrosserie automobile réalisée par Vanden Plas rappelant très fort un phaéton ou un demi-tonneau (voir les sièges arrière, les lanternes et le panier à parapluies).



Ateliers de Willy Vanden Plas (section menuiserie) de la rue Saint-Michel à Etterbeek.

célèbre Haeley, carrossier à New York. Pendant ce temps, Henri se destine à la carrosserie-menuiserie en équipages. Il part aussi pour Paris suivre le dessin chez Lagard, après quoi, il séjourne à Berlin. Willy, quant à lui, fait son apprentissage de garnisseur où, grâce à ses aptitudes artistiques, bientôt nul mieux que lui ne saura choisir un drap nouveau, assortir un galon, une broderie ou un taffetas, combiner les marquages, dessiner une cantine, une poignée de portière ou choisir une lanterne, quitte à dessiner tout cela lui-même. Il rencontre les principaux carrossiers du monde londonien ou parisien.

Il est ainsi certain que grâce à la formation, l'éducation et l'apprentissage technique qu'il avait acquis, Guillaume Vanden Plas, créa plus rapidement et plus sûrement que d'autres, une des premières maisons en carrosserie du monde.

Il revient alors s'établir, en bureaux jumeaux d'Anvers à Bruxelles laissant la direction d'Anvers à son fils Henri, 102, avenue Isabelle.

En 1898, Guillaume Vanden



Plas père s'établit avec ses fils Antoine et Willy, rue des Drapeaux à Bruxelles, où il travailla pour la grande exportation. Il faut reconnaître qu'à cette époque sa réputation en carrosserie attelée avait rejoint celle des D'leteren et des Snutsel. Suivant Victor Snutsel, appelé à Buenos Aires en 1889 par les Villalonga, il travailla à la grande exportation. Il obtint le Grand Prix à la célèbre exposition de Paris, coïncidant avec les Jeux olympiques où le colonel Haegeman emporta la seule médaille d'or olympique belge en équitation.

A l'avènement de l'automobile,

Willy Vanden Plas ne voulut pas rester en reste et il fonda les célèbres carrosseries sur des terrains vierges à Etterbeek, 30, rue Saint-Michel, derrière le Collège. Voulant figurer ses ateliers qu'il voulait un modèle du genre, il ne les termina qu'en 1910. A la suite de l'exposition de Roubaix, Willy Vanden Plas reçut les palmes académiques françaises, gage d'admiration des carrossiers de ce pays spécialisé.

Arriva la guerre, les Vanden Plas se réfugièrent en France d'où certains ne reviendront pas chez nous mais s'établiront en Angleterre où l'on voit encore maintenant sur certaines Rover ou Rolls la signature belge de carrossiers restés célèbres de par le monde, même à notre époque où le cheval a fait place à la machine.

(à suivre)

(6) Voir également « Brabant Tourisme » n° 4/1980, n° 4/1984, n° 1 et 3/1987, ainsi que le n° 1/1988.

Réunion des membres des familles Vanden Plas et De Ruyter (1914).

L'Horloge Astronomique de Michel Ghiesbreght (1741-1827)

par Paul RAYMAEKERS

Au « Musée de la Ville de Bruxelles » (Maison du Roi), récemment entièrement réorganisé, se trouve une imposante et remarquable horloge astronomique, œuvre d'un mathématicien bruxellois, du XVIII^e siècle, MICHEL GHIESBREGHT (1741-1827).

Celui-ci naquit à Bruxelles dans la matinée du 7 avril 1741, fils de Jean-Baptiste GHIESBREGHT et de Thérèse JONAS. Suivant l'usage, il prit le prénom de son parrain, Michel JONAS (oncle maternel ?), et eut pour marraine dame Catherine DONDOY (1).

Il mourut le 9 juin 1827 (vers 4 heures de l'après-midi) à Molenbeek-Saint-Jean (Bruxelles) à l'âge, nous confirme l'acte de décès, de 86 ans, 2 mois et 2 jours; veuf en premières noces de dame Catherine DE SMEDT, époux en secondes noces de Marie-Catherine SCHAUTENEER (2).

Parcours étonnant qu'effectua le Bruxellois entre 1741 et 1827, période d'intenses mutations européennes et prébelles: régime autrichien, révolution brabançonne, révolution et régime français, Waterloo, ré-

Michel Ghiesbreght, gravure, 1827 Bruxelles, Bibliothèque Royale, Cabinet des Estampes).



M^r MICHEL GHIESBREGHT

Ce lieutenant colonel du génie, ex-Républicain, de mathématiques au collège Thiers et à l'école centrale de Bruxelles, ex-Géomètre en chef du département de la dyle et l'œuvre de Lachen. Mlle Ganshoren C. & C. Gravé à Molenbeek-S. Jean le 9 Juin 1827 à l'âge de 86 ans, 2 mois et 2 jours.

Dit son plus jeune aux enfants par l'acte.
Il avait son père en qualité, etc.
Il avait une sœur de l'œuvre de l'œuvre.
Une sœur de l'œuvre de l'œuvre.

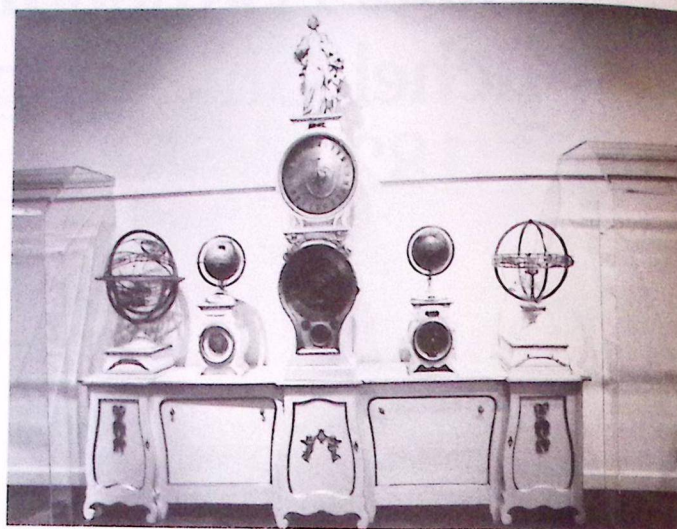
Vue d'ensemble de l'horloge astronomique.

gime hollandais. L'indépendance belge surviendra 3 ans après sa mort.

L'on sait – actuellement – peu de choses sur les cinquante premières années d'existence de Michel GHIESBREGHT.

Il mena une carrière digne de son temps : tantôt civile, tantôt militaire; tantôt académique, tantôt administrative...

– Sous les Habsbourg d'Autriche (1740-1790), il fut professeur de mathématiques au Collège Thérésien de Bruxelles (3). C'est de cette époque qu'il date son horloge astronomique (1781) (4).



- Sous la Révolution brabançonne (1789-1790), Michel GHIESBREGHT, directeur de l'Académie des Mathématiques de Bruxelles, se retrouve officier au service des Etats Belges Unis. Il n'échappe pas aux aléas de cette époque de transitions politiques, dynamiques, pour ne pas dire brutales. En témoignent d'intéressants renseignements biographiques que recèlent les archives des Etats Belges Unis (5).
- Au service de la jeune République française, il concourt à la défense des places fortes du Département du Nord, comme Chef de Bataillon (6). Il exerce un commandement à Waelhem, près de Malines (7). Il profite de ses loisirs dans la localité susdite pour effectuer divers travaux scientifiques (8). Atteint, en décembre 1794, par la limite d'âge (il avait alors 53 ans), il quitte les Armées de la République avec le grade de Lieutenant-Colonel.

Elément situé à l'extrême gauche. Planétarium basé sur la théorie de Tycho Brahé : représentation du mouvement des planètes autour de la terre.

retraité de l'Armée, Michel GHIESBREGHT quitte Waelhem et se fixe à Bruxelles dans une petite maison (9) sise à l'angle de la rue du Marché aux Fromages et de la Vuylstraetje (10). L'Académie des Mathématiques étant intégrée à l'Ecole Centrale de Bruxelles, GHIESBREGHT y poursuivra bientôt ses cours. Entre-temps, sa maison se révéla sans doute trop étroite pour abriter à la fois des

élèves « à domicile » et l'horloge astronomique, aux dimensions imposantes (2.80 m de longueur; 0.80 m de largeur et 2.10 m de hauteur), toujours est-il que le savant sollicita du Magistrat de la Ville la permission de placer l'Horloge – instrument didactique – dans la salle occupée par l'« Académie des Mathématiques » (où il professait) dans l'Hôtel de Ville de Bruxelles. Cette autorisation lui

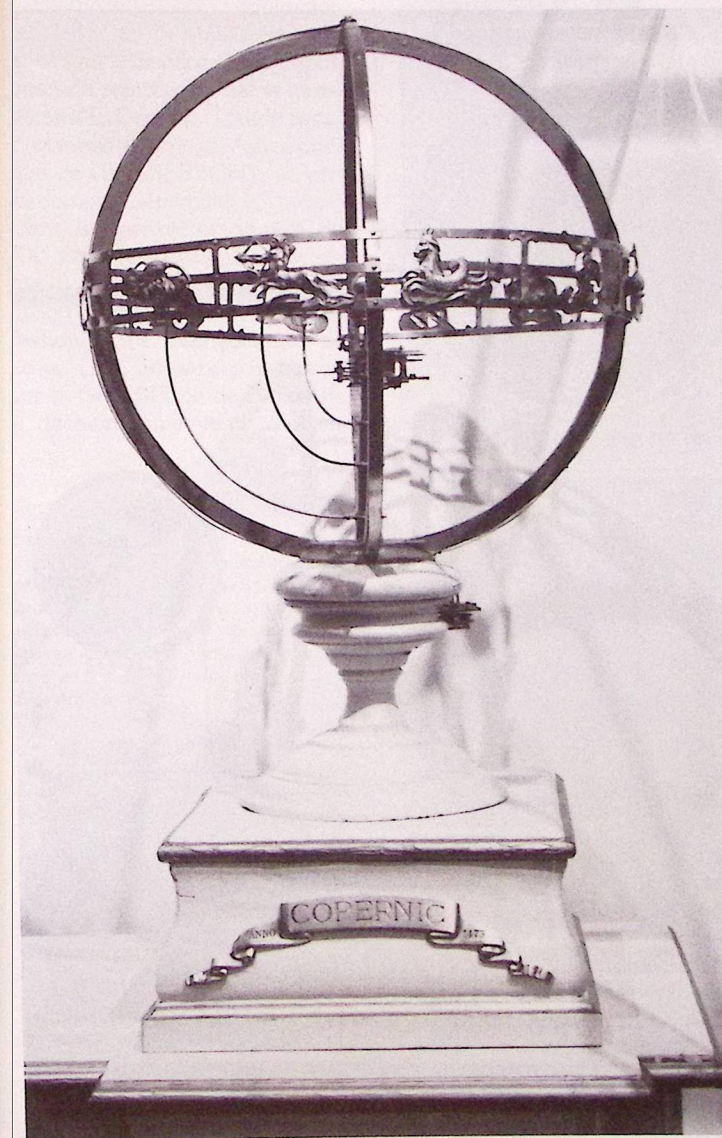
fut aussitôt accordée et l'Horloge prit place, le 2 mars 1796, dans le local susdit (11).

Elle n'y restera qu'un an, car, en 1797, on l'installa dans les locaux de l'« Ecole Centrale du Département de la Dyle » créée cette année-là par la République française. Cette « Ecole Centrale » était située place de l'Egalité (actuelle place du Musée). Michel GHIESBREGHT habitait à cette époque, près de son Horloge, place de l'Egalité (12). C'est là également que GHIESBREGHT publiera – à la demande du Gouvernement – des « Tables de conversion ou réductions des anciens poids et mesures » en usage dans diverses localités de la Belgique actuelle (13). Dès 1799, GHIESBREGHT fut co-titulaire de la section « mathématiques, hydrostatique et navigation » de la « Société libre des Sciences et des Arts, d'Agriculture et de Commerce », établie à Bruxelles par l'Administration Centrale du Département de la Dyle dont relevait alors la ville.

L'on ignore – actuellement – à quel moment précis GHIESBREGHT arrêtera ses activités officielles d'enseignement (14). En 1803, sous le Consulat, le Lycée remplacera l'Ecole Centrale. C'est, semble-t-il, peu après son arrêt d'activités d'enseignement que GHIESBREGHT se retirera à Molenbeek-Saint-Jean.

Sous le régime français, il exerça également la fonction de géomètre en Chef du Département de la Dyle. Il fut également receveur de Laeken, Jette et Ganshoren (15).

Elément situé à l'extrême droite. Planétarium basé sur la théorie de Copernic : représentation du mouvement de la terre et des planètes autour du soleil.





si ou ses héritiers cèdent son orloge à l'Etablissement Géographique VANDERMAELEN, situé près de la Porte de Flandre (5).

Michel GHIESBREGHT meurt le 9 juin 1827 (17).

L'Horloge Astronomique de Michel GHIESBREGHT demeura à l'« Etablissement Scientifique » de Philippe VANDERMAELEN jusqu'à la fermeture en 1878 (8). A la mort du fils de Philippe VANDERMAELEN, la liquidation fut faite de l'« Etablissement », dont seul le Service Cartographique sera repris par l'Etat et transporté à la Cambre. Tout le reste, compris l'Horloge Astronomique de GHIESBREGHT, se vendit démonté, éparpillé.

Dans les premières années du XX^e siècle (en 1903 plus précisément), Jean VANDERBORGHT (1860-1926), brasseur de profession mais archéologue de cœur (19), passant par hasard sur la Grand-Place de Bruxelles, découvre une vente d'objets

Photo ci-contre.
Élément situé à gauche de l'élément central : globe céleste. La situation de la Terre, de la lune et du soleil par rapport aux étoiles fixes montre comment les éclipses se produisent. En dessous : cadran donnant le mouvement de la lune en 8 ans, 311 jours, etc.

Élément central.

De haut en bas :

- Cadran divisé en 24 heures. Les différentes aiguilles et cadrans donnent l'heure civile, astronomique, romaine, babylonienne.

- Cadran donnant la position des planètes.

- Petit cadran donnant la position de la terre par rapport aux planètes.

Élément situé à droite de l'élément central.

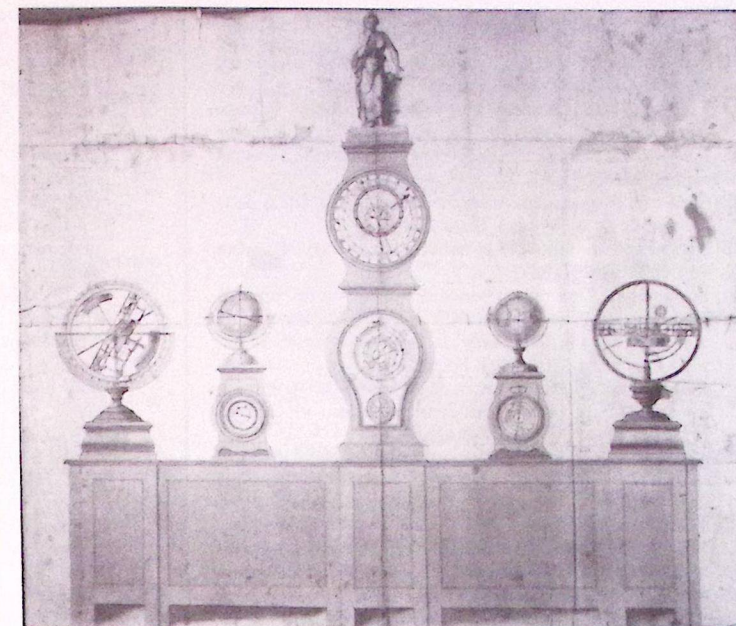
De haut en bas :

- Globe terrestre avec une durée de rotation de 24 heures.

- Cartouche donnant l'heure civile.

- Cartouche donnant le jour, la semaine, le mois et la phase de la lune.

- Cadran donnant le mouvement des planètes de Jupiter.



L'ensemble de l'horloge astronomique.

hétéroclites : dans de grands papiers d'osier, déposés à même le sol, se trouvent rassemblés des quantités de rouages, des axes, d'étranges cadrans et des plans manuscrits, le tout jouxtant une sorte de long bahut sans prétention destiné à soutenir l'ouvrage. Jean VANDERBORGHT acquiert le lot pour 8 francs-or; il va de soi qu'il était le seul amateur...

Des années durant le brasseur-archéologue s'appuie sur les plans de Michel GHIESBREGHT; il finira par reconstituer cet étonnant vestige du patrimoine scientifique bruxellois. Pendant une quinzaine d'années, l'Horloge demeurera dans la belle maison du XVII^e siècle, avoisinant, rue d'Anderlecht, la brasserie VANDERBORGHT avant de se voir transférée dans le château familial de Ruckelinge, à Leeuw-Saint-Pierre. Malgré les outrages, dus à diverses occupations militaires de cette propriété entre 1939 et

1945, l'essentiel sera sauvegardé avant d'être mis en dépôt, par la succession de Jean VANDERBORGHT, en 1952 au Musée de la Ville de Bruxelles.

Il appartiendra, en 1983, à l'auteur des présentes notes, co-héritier et petit-fils du regretté archéologue, de prolonger son œuvre en confiant le renouveau de l'Horloge de Michel GHIESBREGHT à la compétence des éminents et renommés restaurateurs que sont Messieurs PATER (20), père et fils, unis dans le même amour de l'Art.

Confiée par l'auteur au « Musée de la Ville de Bruxelles » (Maison du Roi), l'horloge astronomique constitue désormais un des plus beaux fleurons de la nouvelle section consacrée à l'Histoire des Bruxellois.

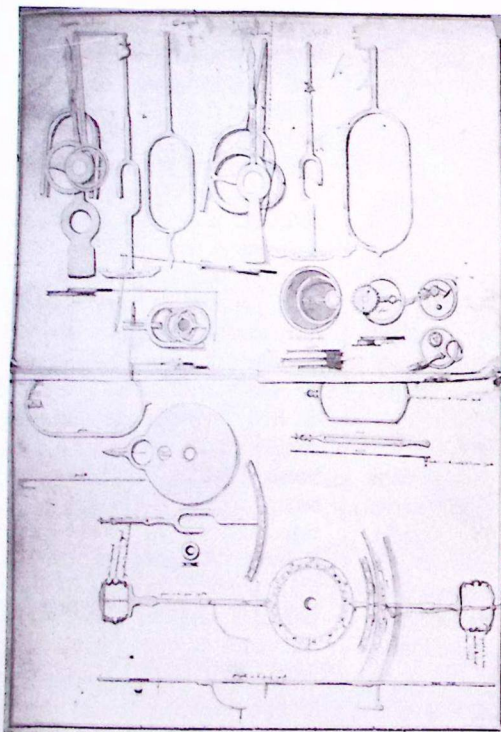
Comme l'évoquait un analyste (21) : puisse l'œuvre de GHIESBREGHT rappeler aux visiteurs des vertus de notre Peuple : patience dans la création, exactitude dans la confection, amour du métier.

NOTES

- (1) Archives de la Ville de Bruxelles: registres paroissiaux, église Notre-Dame de la Chapelle - Baptêmes. 7 avril 1741: Michael filius legitimus Joannis Baptiste GHIESBREGHT (sic) et Theresia JONAS, natus hodie mane circa nonam. Susceperunt: Michael JONAS et Catharina DONDOY.
- (2) Extrait du Registre aux Actes de Décès, année 1827, de la Commune de Molenbeek-Saint-Jean.
- (3) Ceci se voit confirmé par la notice figurant sous la gravure de DELPIERRE (1827).
- (4) En témoigne l'inscription suivante gravée sur le corps de l'Horloge: « Michel GHIESBREGHT (sic), professeur des mathématiques à l'Académie de Bruxelles. Ancien lieutenant-colonel de Génie (sic). Fecit 1781 ». Cette inscription est forcément postérieure à 1794, époque de la prise de retraite du Lieutenant-Colonel GHIESBREGHT.
- (5) Archives Générales du Royaume de Belgique, dossier n° 137.

Trois documents, synthétisés ci-après, retiennent l'attention:

1. Lettre de Michel GHIESBREGHT, premier Lieutenant du Génie, écrite à Namur le 23 mai 1790 et adressée à SPANOGE, Colonel en Chef du Génie au service des Etats Belges Unis, à Namur: GHIESBREGHT y dit qu'il s'est transporté au Conseil de Guerre, le 2 avril et le 2 mai (1790), pour savoir s'il avait encore quelque faute à sa charge. Il implore son Colonel de lui fournir « une charge en écrit » pour obtenir une réponse du dit Conseil. A la suite de ces démarches, GHIESBREGHT fut relevé de ses arrêts à Namur le 27 mai 1790.



Dessin de divers mécanismes.

2. Lettre de dame Catherine DE SMEDT, épouse de Michel GHIESBREGHT, datée de Bruxelles le 4 juin 1790, adressée au Président et aux Conseillers du Département Général de Guerre: Catherine DE SMEDT y dit que, depuis le 20 mars 1790, son mari n'a plus reçu un denier d'appointement bien qu'il fût accepté et breveté comme « premier Lieutenant Ingénieur », après la prise de Turnhout par l'armée des patriotes sous le commandement de van der Meersch. Ceci est d'autant plus regrettable qu'il avait abandonné, pour rejoindre l'armée révolutionnaire, non seulement sa place de directeur de l'Académie des Mathématiques de Bruxelles, mais encore tous ses élèves particuliers auxquels il donnait chez lui des cours du soir sur les fortifications.

En outre, depuis deux mois, il est aux arrêts à Namur pour avoir contresigné de bonne foi, comme plusieurs autres, un écrit de son chef le Lieutenant-Colonel FISCO, du Corps du Génie.

Quant à l'Académie des Mathématiques, que GHIESBREGHT avait dû abandonner, il est probable qu'elle émanait du Collège Thérésien, qui avait remplacé, en 1773, le Collège des Jésuites de Bruxelles. Après avoir occupé une salle de l'Hôtel de Ville de Bruxelles en 1796, la dite Académie fut intégrée à l'Ecole Centrale du Département de la Dyle, inaugurée place de l'Egalité (actuelle place du Musée) le 29 mai 1797. Organisée par le Citoyen LAMBRECHTS (ancien professeur à Louvain), l'Ecole Centrale de Bruxelles s'intégrait dans le Plan d'Instruction Publique décidé par la Convention Nationale de la République française le 25 octobre 1795 (an IV), à la veille de la dissolution de la Convention. A l'Ecole Centrale de Bruxelles, dotée de trois sections, GHIESBREGHT enseignait les mathématiques aux jeunes de 15 à 16 ans. C'était, note, peu charitablement MAILLY, « un mathématicien assez médiocre ». (voir Ed. MAILLY: *Etude pour servir à l'histoire de la culture intellectuelle à Bruxelles pendant la réunion de la Belgique à la France*. Présenté à la Classe des Sciences de l'Académie Royale de Belgique, le 4 décembre 1886, et inséré dans la Collection des Mémoires in 8°. T. XL, 1887).

Il faut également signaler qu'en avril 1799, à l'invitation du ministre de l'Intérieur, François de NEUCHATEAU, l'Administration Centrale du Département de la Dyle établit à Bruxelles une « Société libre des Sciences et des Arts, d'Agriculture et de Commerce ». Cette société se composait de trois classes, la seconde étant consacrée aux « mathématiques, hydrostatique et navigation ». GHIESBREGHT, NIEUPORT, DELHAYE et DE PUTTE sont les titulaires de la 1^{re} section de cette 2^{me} Classe.

En 1802, sur ordre de BONAPARTE, le Lycée remplacera l'Ecole Centrale. L'on ne sait – actuellement – si GHIESBREGHT (alors âgé de 61 ans) en faisait partie.

3. Proposition du Conseil de Guerre de Namur, en date du 12 juin 1790, aux députés du Conseil Souverain, de lever les arrêts de Michel GHIESBREGHT.
- (6) E. CRUYPLANT, DUMOURIEZ dans les ci-devant Pays-Bas autrichiens, Bruxelles, 1912, t. 2, p. 503. Il raconte comment l'Ingénieur FISCO – nommé Général-Major au Corps du Génie par DUMOURIEZ – constitue le Corps du Génie. Il cite GHIESBREGHT, Major qui concourut à la

Dessin du cadran supérieur de l'élément central.

défense des Places Fortes du Nord en 1793. Il a trouvé ce nom aux « Archives de la Guerre » à Paris.

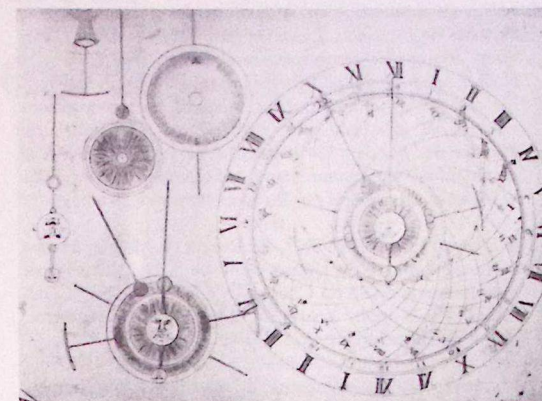
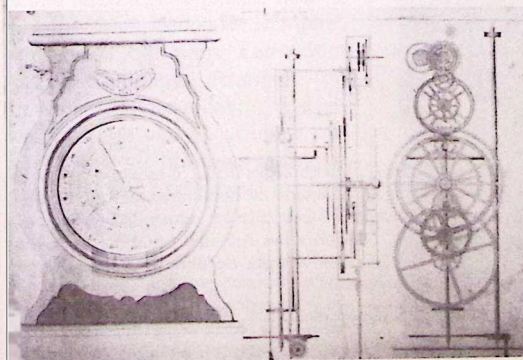
Il a été dit dans le « Bulletin de l'Association des anciens Mellistes » (2^{me} série, VIII, 1926, pp. 20-25, fig.) par J. DUBOIS, *Un Chef-d'œuvre d'horlogerie*, que Michel GHIESBREGHT aurait « occupé » le Fort de Waelhem, près de Malines.

A ce sujet, A. WAUTERS, dans son *Histoire des Environs de Bruxelles* (Nouvelle édition du texte original de 1885, Ed. Culture et Civilisation, Bruxelles, 1972), précise ce qui suit: « Pendant les troubles de religion, le polder (de Battenbroeck, à Waelhem) fut inondé et l'on y éleva un fort, à l'extrémité occidentale, là où l'on a vu, jusque dans ces derniers temps, un château appelé 't Tongske – la petite langue – au confluent de la Nèthe et de la Dyle ». Livre 6, C, p. 226. « Une carte, intitulée le Théâtre de la Guerre et qui parut vers l'an 1700, nous montre un fort existant au Tongskén, et deux autres, aux deux côtés de Waelhem. En 1747, les Français construisirent, au grand détriment des habitants, un fort près du pont; ils le détruisirent entièrement, au mois de novembre de l'année suivante, la paix devenant imminente ». o.c. p. 232. « En 1579, des bourgeois de Malines et des soldats à la solde des Etats Généraux occupaient près du bourg de Waelhem un blochuys ou fortin, et, à partir du 17 septembre 1580, on exigea un demi-sou de chaque personne qui passait en cet endroit. A la demande des Etats, la ville de Malines chargea l'architecte Jean GERRITSE, d'Alcmaar, de construire des retranchements (een bollewerk), à Waelhem. En 1585, la prise du fort de Waelhem et de celui qui se trouvait au Tongskén abattit le courage de la garnison de Malines et la décida à remettre cette ville au prince de Parme ». o.c. p. 232.

C'est vraisemblablement au Tongskén qu'a résidé GHIESBREGHT.

*) Les Archives de la Ville de Malines possèdent une étude de Michel GHIESBREGHT intitulée: *Les appareils à extraire le gaz du charbon de terre et à l'emmagasiner pour l'éclairage public*.

*) Il est probable que Michel GHIESBREGHT ne fit qu'un bref séjour dans l'immeuble sis 1274, rue du Marché aux Fromages. Cet immeuble était vraisemblablement propriété de ses proches. Le recensement de la Ville de Bruxelles, en l'année 1816, nous précise en effet que le dit immeuble était alors habité par le frère de Michel GHIES-



BREGHT et sa famille. Ce frère s'appelait Michel-Gibon (ou Gisbert, ou Gilbert), et exerçait la profession d'horloger. L'acte de baptême de Michel-Gisbert GHIESBREGHT figure dans le registre paroissial de la Chapelle: « Né le 13 août 1761 Michel-Gisbert GHIESBREGHT, fils de Jean-Baptiste GHIESBREGHT et de Thérèse JONAS, conjointe. Parrain: Michel GHIESBREGHT (ndlr: il s'agit donc de son frère, le créateur de l'Horloge Astronomique, de 20 ans son aîné). Marraine: Anne-Marie BRISEAU. Michel-Gisbert GHIESBREGHT est décédé à Bruxelles le 28 décembre 1818. Les deux frères GHIESBREGHT auraient-ils épousé deux sœurs DE SME(D)? En 1816, en effet, Michel-Gisbert GHIESBREGHT résidait rue du Marché aux Fromages avec Lucie DE SMET, son épouse, alors âgée de 57 ans née à Bruxelles, et leurs deux enfants: Jean-Baptiste GHIESBREGHT horloger lui aussi, âgé de 29 ans, né à Bruxelles, et Henri-Jean GHIESBREGHT commis-négociant, âgé de 17 ans, né à Bruxelles.

- (10) La Vuylstraatje (aujourd'hui rue des Brasseurs), dite aussi Sale Ruelle ou Scheytstraatje – proche de la Grand-Place – tient sa dénomination du fait que, très tôt le matin, les maraîchers du Marché Matinal tenu à la Grand-Place venaient y déposer les résidus de leurs derniers repas... (L. QUIEVREUX dans le journal « La Lanterne », n° 56, du 9 mars 1949).
- (11) Ceci se voit confirmé par Michel GHIESBREGHT lui-même dans l'intitulé de la description de son Horloge Astronomique ici reproduit: « Exposé succinct des usages d'une horloge astronomique qui vient d'être achevée par le Sieur M. GHIESBREGHT, professeur de l'Académie des Mathématiques établie dans la Maison de Ville de Bruxelles et où cette horloge est placée depuis le 2 mars 1796 ».
- (12) Les Archives de la Ville de Bruxelles apportent les précisions suivantes:
 - L'Ecole Centrale du Département de la Dyle a été créée par la loi du 3 brumaire an IV. Elle était située place de l'Egalité, section 7, n° 796.
 - En l'an X (soit en 1801), Michel GHIESBREGHT, professeur de mathématiques, était domicilié place de l'Egalité, section 7, n° 797, en face du Jardin botanique alors situé en cet endroit.
 - Le 7 août 1807, Michel GHIESBREGHT est dit résider à la section 1^{re}, n° 1013.

« L'âge de la lune. » Dessin du cadran et des mécanismes. Partie inférieure du deuxième élément à partir de la gauche.

- (13) *Tables de conversion ou réductions des anciens poids et mesures de Bruxelles, Louvain, Hal, Nivelles, Diest, Tirlemont, Wavre, Grimberghen, Teraiphene, Overysse, La Hulpe, avec leur explication d'usage; manuel indispensable aux fonctionnaires publics, notaires, ..., commerçants en gros et en détail, etc. Précédé de l'Instruction du Ministre de l'Intérieur sur le calcul décimal; Suius du travail demandé par le Gouvernement à la Commission des Poids et Mesures, et terminé par les réductions des Monnaies*

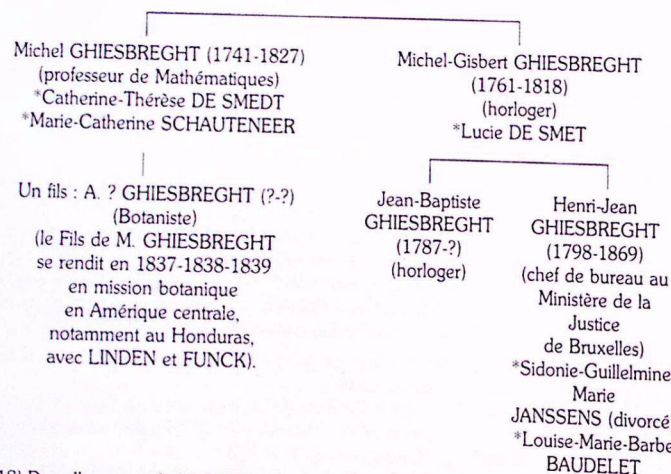
par

le Citoyen GHIESBREGHT, Professeur de Mathématiques à l'Ecole Centrale du Département de la Dyle. Publié par autorisation spéciale du Citoyen DOULCET-PONTECOULANT, Préfet (ndlr : en réalité Doucet de Pontécoulant, Préfet du Département de la Dyle).

Prix : cinq plaquettes. Bruxelles. Chez WEISSENBRUCH, Imprimeur-Libraire, marchand de musiques et d'estampes, Place de la ci-devant Cour n° 1085. Editeur et propriétaire. 1803, un volume in 8° de 216 p.

- (14) Probablement avant 1810... et sûrement avant 1816 : *L'itinéraire de Bruxelles et de ses faubourgs ou Guide des Etrangers*, par M. DE BONGE - Bruxelles, chez Aug. WALHEN, et chez MAILLA à Vilvorde 1816. (Bibl. R. : II 18590 A) précise en sa page 23 : « Chapitre VI - Professeurs Instructeurs Mathématiques : M.M. GHIESBREGHT (sic), ancien professeur des Mathématiques à l'Académie de cette ville : auteur d'une sphère très curieuse ».
- (15) En témoigne la notice figurant sur la gravure de DELPIERRE (1827).
- (16) Philippe VANDERMAELEN place l'Horloge dans son « Etablissement Géographique » sis chaussée de Gand. Le Service Cartographique de cet Etablissement fut à la base du Service Cartographique de la Cambre.

- (17) Le tableau généalogique ci-après situe la famille GHIESBREGHT :
Jean-Baptiste GHIESBREGHT
Thérèse JONAS



Dessin des mécanismes relatifs à la partie de l'élément central donnant le mouvement des planètes.

Les Francophonies, espaces multiples de création théâtrale

par Roger DELDIME

Directeur du Centre de Sociologie du Théâtre
à l'Institut de Sociologie
de l'Université Libre de Bruxelles

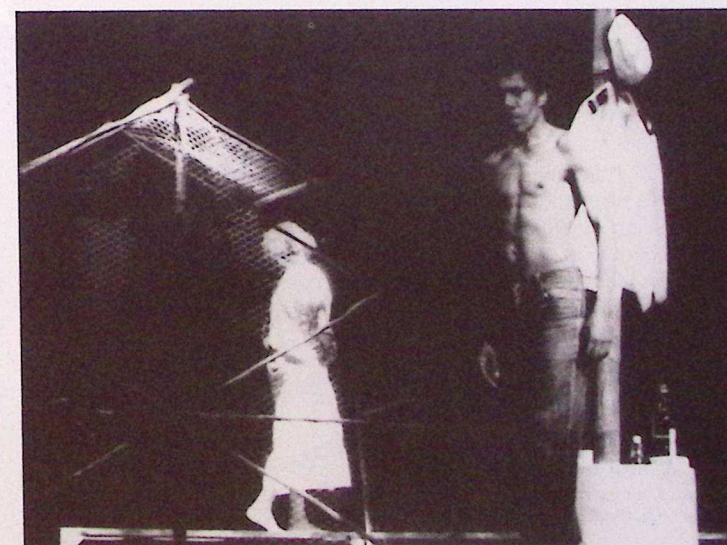
Afrique, Europe, Amérique latine, depuis 1984, dans la fête théâtrale du métissage des langues françaises. Cette rencontre annuelle se déroule à Liège et se répercute, en partie, à Bruxelles au Botanique à l'occasion du festival Sud-Nord Climats ». Autour des spectacles et des lectures scéniques de dix pays francophones (Burkina Faso, Canada/Québec, Communauté Française de Belgique, Congo-Brazzaville, France, Guadeloupe/Dom, Suisse romande, Togo) s'organisent des tables rondes, ateliers, expositions, pages, projections cinématographiques, animations et journées universitaires.

Le Rocado Zulu Théâtre de Brazzaville dirigé par Sony Labou Tansi, le chef de file de la jeune littérature africaine, nous a proposé *Moi, Veuve de l'Empire*, une pièce qui narre l'anecdote d'une Cléopâtre, étrangère de couleur (par provocation ?), désiree, rendue veuve, voulant ouvrir à tous les hommes l'Histoire trop souvent hermétique au bon

sens et à la raison. Ce questionnement de la tragédie qui revisite Racine et caricature la Rome antique s'exprime sur scène par le biais de la comédie musicale où les chœurs sanzaz, les rumbas, la guitare électrique et les percussions alternent avec le parlé, le monologue et le texte qui réinventent et malaxent la langue pour en faire un bijou étincelant, parfois déroutant. Interprété par le Théâtre National du Togo, *La tortue qui chante* est un conte philosophique et moral qui dénonce les

supercheries de deux personnages renvoyés dos à dos par le Fou, meneur du jeu et grand maître d'une fable inspirée de la tradition.

Créé par Gabriel Garran, le Théâtre International de Langue Française nous a déjà fait découvrir *L'homme gris*, une réalisation québéco-franco-belge présentée naguère au Théâtre National et *Nuit d'amour*, un spectacle belgo-français créé au Théâtre du Résidence Palace à Bruxelles. Avec *Le bal de Ndinga* (Congo/France), le T.I.L.F.



« Ton beau capitaine » de Simone Schwarz-Bart dans une mise en scène de Syto Cavé. Une production du Centre d'Action Culturelle de la Guadeloupe/Dom. (Photo : Gerber-Concept.)

- (18) Dans l'ouvrage de M. DRAPIER *Etablissement géographique de Bruxelles*, 1842, une description de la « salle de réception » indique l'Horloge parmi les collections exposées. Dans l'annuaire de l'Académie de 1883, HOUZEAU exprime le vœu que l'« Etablissement Scientifique VANDERMAELEN » soit repris par l'Etat, mais constate en note que la vente a eu lieu à la mort de son fils.

- (19) Jean VANDERBORGHT compte parmi les premiers membres de la Société Royale d'Archéologie de Bruxelles,

- (20) PATER et FILS, rue des Boers, 28 - 1040 Bruxelles.

- (21) L. QUIEVREUX, in « La Lanterne » (o.c. note 10).



« Louise Michel, l'amour en général » de Léa Mac Cracken et Marie Pagès dans une mise en scène de Pierre Debauche. Une production du Théâtre de la Curiosité (France). (Photo : Alain Dugas.)

proposait une lecture scénique d'un récit métaphorique de Tchicaya U Tam'Si, poète, dramaturge, nouvelliste et romancier à l'œuvre féconde.

C'est dans une mise en scène de Pierre Debauche (d'origine belge et fondateur de nombreux théâtres, compagnies, centres dramatiques en... France) que le Théâtre de la Curiosité a présenté *Louise Michel, l'amour en général*, spectacle qui, au-delà du mythe et de la figure emblématique de l'héroïne de la révolte communarde, s'attache à comprendre la femme et à la restituer dans toute son authenticité.

Krazy Kat par le Théâtre du Loup (Suisse romande) est une transposition théâtrale de l'univers elliptique et volontiers absurde de la bande dessinée de George Herriman à qui l'on doit les étranges aventures, devenues célèbres, d'un chat torturé par une souris. C'est avec bonheur

« La trilogie des dragons », création collective, mise en scène par Robert Lepage. Une production du Théâtre Repère (Québec). (Photo : Claudel Huot.)



bert Lepage, un des créateurs les plus inventifs de la nouvelle scène québécoise. Creuset dramatique où mijote la somme humaine à travers le peuplement chinois au Canada, cette saga mêle les destins d'une dizaine de personnages appartenant à des communautés et à des générations différentes. Celle du dragon vert, qui se passe à Québec de 1910 à 1935, relate les premiers contacts avec l'Orient, temps de peurs renforcé par la grande crise. Suit la période du dragon rouge, de 1935 à 1960 à Toronto dont l'itinéraire se déroule sur un fond de deuxième guerre mondiale, d'éclatement des frontières et de la « révolution tranquille » du pays. Enfin, celle du dragon blanc à Vancouver, de 1960 à nos jours, qui dépasse les apparences d'une Chine de clichés et de pacotille en apportant un éclairage oriental sur notre quête. Authentique voyage initiatique, cette prodigieuse fresque théâtrale est

construite sur une utilisation de l'espace — une aire de jeu quadrangulaire avec deux gradins latéraux de spectateurs — qui n'est pas sans rappeler les recherches scénographiques de Luca Ronconi et d'Ariane Mnouchkine.

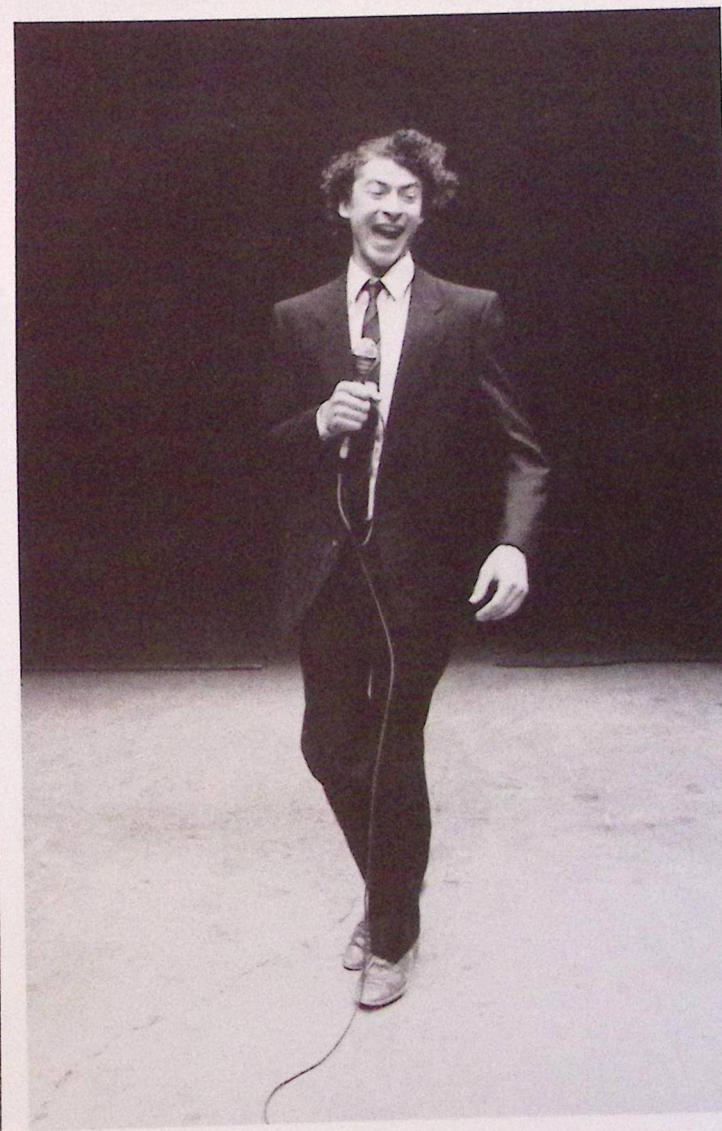
Notre compatriote Yves Hunstad et son *Gilbert sur scène* (créé en 1985 à l'Atelier Sainte-Anne, repris en 1987 et 1988) réussit à fasciner le public par la tendresse d'un personnage (savoureusement bruxellois), attachant mais sans pitié, dont l'angoisse métaphysique se cache derrière des choses sans importance qui deviennent souvent des montagnes, des médiocrités qui évincent parfois le primordial, des fantômes dérisoires ou troublants qui dévoilent les taches sombres de l'existence mais justifient aussi toutes les espérances. Ce spectacle bourré de rotations fragiles et de petites rages douloureuses constitue en outre une nouvelle péripétie du comédien et de son double (le regard que l'acteur pose sur son personnage) à la lumière d'un existentialisme revu et corrigé par la lucidité du quotidien.

Ces manifestations comme celles de Limoges et de Bruxelles, avec leurs spécificités respectives, révélaient la « vastitude » de la langue française, la diversité de ses saveurs et la richesse de ses tonalités. Les francophonies y deviennent des lieux privilégiés de l'identification fraternelle et authentique de différentes identités culturelles dont les génies expriment, autour des surges de la langue française, des voyages à travers la créativité artistique. Souhaitons que ces initia-

« Gilbert sur scène » de Yves Hunstad, mis en scène avec la collaboration de Françoise Bloch (Communauté Française de Belgique). (Photo : Viviane Holland.)

tives se répètent chaque année, se multiplient et se répandent afin d'assurer le développement permanent de cultures dont les richesses sont inépuisables. Qu'elles continuent, en effet, à accueillir des expressions de provenances diverses, à les juxtaposer, à les confronter et à faire disparaître ainsi l'ethnocentrisme stupide, l'exotisme réducteur et le paternalisme suranné. A travers une langue, à la fois une et

multiple, des continents se rencontrent, les rivages les plus éloignés se touchent, les mentalités les plus contrastées se répondent.



La rose cadmium de Linkebeek

par André HUSTIN

Terre des peintres, rendez-vous des poètes, triple collier d'é-tangs, bois sculptés, piège à ruis-seaux, nid de cygnes, tel fut – tel est encore – Linkebeek, que la ville tentaculaire a fait éclater en morceaux d'amour.

Quelques anges attentifs ont en-touré la vieille église d'un man-teau de verdure, restauré le pres-bytère, créé dans l'ancienne ferme de Holleken un centre d'art et de récréation comme il en existe peu au village, sans négliger l'embellie de la Maison Commune autour de laquelle se multiplient d'année en année, de

famille en famille, de pimpantes maisons campagnardes ap-puyées sur des potagers à pro-messes, des vergers à cadeaux et des jardins à étincelles.

Certes, il y a bien là une « ma-chine à vapeur », de quoi accro-cher des touristes, des artistes et des marcheurs. Mais, comment y aller, à Linkebeek?

Un guide édité pour la quatrième fois, en 1921, par le Touring Club de Belgique (cotisation de sociétaire : 7,50 F l'an) invitait les visiteurs à prendre à Bruxel-les un tram n° 9 qui, pour 25 centimes, les conduisait en

une demi-heure à la gare d'Uccle-Calevoet.

Après quoi, ce guide vous pro-menait hardiment sur 12 kilomè-tres de sentiers, de bois, de grim-pettes, de fermettes, de chapel-les, de détours, de châteaux, de sources : en zig-zag, de Linke-beek au Prince d'Orange où, pour 70 centimes, en 40 minu-tes, vous reveniez place Rouppe. Le T.C.B., par ailleurs, proté-geait par « tous droits réservés » un article intitulé fièrement : « Comment s'orienter à l'aide d'une montre », ce qui pourrait toujours être nécessaire aujour-d'hui.

Mais l'automobile n'est plus ré-servée aux maîtres de forges. On peut gagner Linkebeek par l'avenue Brugmann et la chaus-sée d'Alsemberg, à condition de tourner à gauche dans la vallée, après avoir dépassé le cimetière d'Uccle.

D'autre part, on peut éviter tout problème avec le bus 38 au dé-part de la gare du Nord ou de la gare du Luxembourg, ou de la place Flagey, puisque le 38 suit la chaussée de Vleurgat puis fi-nalement l'avenue du Bourdon pour s'arrêter près de la place communale de Linkebeek avant de rejoindre le Homborch. Vous trouvez cela un peu long? Alors, voici plus court.

Prenez le train au Midi, à toute heure plus 39 minutes. Vous descendrez à Linkebeek, 11 mi-

utes plus tard. Il ne vous restera qu'à monter la rue de la Station, à admirer la place Communale et à vous tenir dans la Kerkstraat. Le reste suivra naturellement.

Faites comme moi, ne descen-dez pas la rue de l'Eglise sans une pensée aux nombreux pré-décesseurs qui sont passés par là, parfois après un copieux di-ner de noces, avant qu'une ad-ministration prudente ait mis à la disposition des plus-de-66-ans une rampe qui leur permet au-jourd'hui « d'assurer », comme on dit dans les cordées.

Courte descente, au bas de la-quelle les escaliers croisent une Kasteelstraat joliment pavée, à

gauche. Ne marchez pas sur cette route boisée, mais longez-là, au plus près du ruisseau de-venu Linkebeek, après avoir été Verrewinkelbeek. Avant de se jeter dans la Senne, il deviendra d'ailleurs Zandbeek...

Je me trouvais là, admirant la vaste propriété du comte d'Oul-tremont dont les vieux arbres romantiques auraient séduit La-martine, quand je fus dépassé par une troupe de jeunes gar-çons conduits par un géant. Ils étaient tous armés d'une sarba-cane formée par un tube d'élec-tricien qu'ils avaient coupé et lavé. Ils couraient en riant cueillir de petites boules blanches qui

poussent sur des buissons à feuilles rondes. Puis, ils lançaient leurs boules par un souffle court et fort dans leur sarbacane. Peut-être se disposaient-ils ainsi à chasser le dahu?

Le dahu, comme vous savez, est un animal qui ressemble à un chien bien élevé mais qui vit surtout près de l'Alpe d'Huez. Ce chien-des-neiges a une mor-phologie particulière. Il a les deux pattes de gauche plus courtes que les deux pattes de droite. De sorte, que, en courant, il tourne *invariablement* à gauche. A le voir s'incliner, certains éprouvent fortement le besoin de l'imiter. C'est pourquoi il existe, à l'Alpe, un hôtel du Dahu qui reçoit de préférence les skieurs qui tournent à gauche plus volontiers qu'à droite.

Qui s'étonnerait ici qu'un « linke-dier » se plaise dans un « linke-beek »? Un animal qui voyage? Cela s'est déjà vu. Il y eut, jadis, un chien-marin qui, par grand froid, s'ennuyait en mer, remon-ta l'Escaut, puis le Rupel et le canal pour aller au Marché Sainte-Catherine à Bruxelles, après avoir rendu les honneurs aux grossistes en poisson. Il se-rait, dit-on, entré chez le père François. Le coup fut terrible...

Mais revenons à nos sarba-canes. Comme mes souffleurs de boules ne levaient aucun da-hu, ils se mirent à se canarder entre eux, sans se soucier des passants. Alors s'éleva la voix cavernueuse du master qui criait : « Pas op jongens!! Pas op!! » Cris qui ne diminuaient guère l'ar-deur des artilleurs.

J'allongeai le pas, traversai un tunnel percé dans le haut rem-blai du chemin de fer et je dé-couvris, sous le sombre feuillage, un Moulin Rose (qui tourna pa-

La charmante église Saint-Sébastien, classée dans son site, abrite, entre au-tres, un calice du XII^e siècle et des fonts baptismaux romans.



Panorama du centre de Linkebeek.



pier et grain jusqu'en 1920) et qui eut certainement des faveurs. (Attention : chien méchant). J'obliquai à droite où, grâce à un petit pont moussu, je pus apprécier le charme sauvage du sentier que parcourait jadis la paysagiste Juliette Wijtsman. En montant dans l'épais taillis, j'eus l'impression de flairer un parfum très discret et d'entendre des voies disparues et je songeais aux belles fantomatiques de Villon : « écho, parlant quand bruit on mène, dessus rivière ou sur estang... »

**

Mais grande fut ma surprise! Le Oudeweg de ma carte? Le Oudeweg, attendu, ne prolongeait plus le sentier Wijtsman! Je pus toutefois retrouver sa faible trace en contournant le plateau par la Marissal et par la Kleindal, là où elle descend vers les fermes de Perk et de Saint-Eloi, à l'Est du village. La jachère du sommet a envahi le sentier sur la hauteur, d'où l'on jouit d'une découverte admirable. J'ai trouvé là-haut, fin novembre, de jolis chardons bleus, des renoncules et... de petits coquelicots!

Notons ici que Joseph Delmelle a écrit un jour, avec raison, que le curieux, venu à Linkebeek, doit tourner autour du noyau villageois : « à la manière d'une abeille qu'une rose attire, pour en comprendre toute la poésie ». C'est ce qu'il convient de faire, mais si vous pouvez joindre la Vallée des Artistes, que fréquentent les écureuils, par la Bloemhofstraat et le Kerkveld, vous verrez, comme feu le professeur Massart, que beaucoup de che-

La pittoresque rue de l'Eglise.

min creux de la forêt de Soignes – des parties qui en restent – ressemblent à des camées antiques que l'outil du sculpteur a bûchées à des profondeurs variables. Sans cesse le sol ondule et accablé, vallées atteignent la nappe phréatique. Elles sont, par conséquent, bordées de sources nommées. On trouve des alluvions ex long de la Vijverstraat, par du temple, mais aussi en amont du Moulin Rose. Souvent le lin brabantien a été lavé par pluies tandis que de belles haies de hêtres sur taillis recommandent la vue des marcheurs d'orageux.

Continuer autour du village est un exercice qui peut s'exercer surtout à l'ouest de la colline ronde dominée par l'église. Si vous manquez donc pas la rue de la Brasserie, le sentier du Presbytère, la rue Saint-Sébastien, la rue des Hêtres, la rue Dwersbos – s'il vous reste des forces et si vous aimez les oiseaux – la Heidedreef, le Bospad (sentier des Jésuites), puis, à droite, le Schavijweg et la Kleetboslaan jusqu'au Kasteel-Dwersbos qui est une magnifique propriété appartenant à un noble, le long de la chaussée d'Alseberg. Ceci vous ramène au sentier du Coucou, jusqu'à la vallée.



Le presbytère construit en 1773 a été restauré récemment.

Retenez qu'il existe neuf promenades fléchées, d'une longueur moyenne de 4,3 kilomètres, suivant le Guide publié par l'Administration communale.

Un combat de toujours

« Défendre les beautés de la nature contre la laideur que lui impose l'homme est un combat où chaque victoire est toujours remise en cause et où chaque défaite, hélas, est une défaite pour l'homme. »

Ainsi fut présenté le dernier inventaire des sites à sauvegarder. Il fut réalisé, province par province, par l'Administration de l'Urbanisme et il contenait une prière adressée à ceux qui se proposaient peut-être de transformer les chemins creux en autodromes, les champs en usines et les bois en égouts. A Linkebeek, heureusement, les sites retenus en 1963 sont restés valables. Les voici :

1. a) Le Wijnborredelle boisé et nommé Vallée des Artistes;
- b) Le parc et le château attendant, avec étang;
- c) La vallée du ruisseau de Verrewinkel avec l'étang et le Moulin Rose; la promenade des artistes sur le

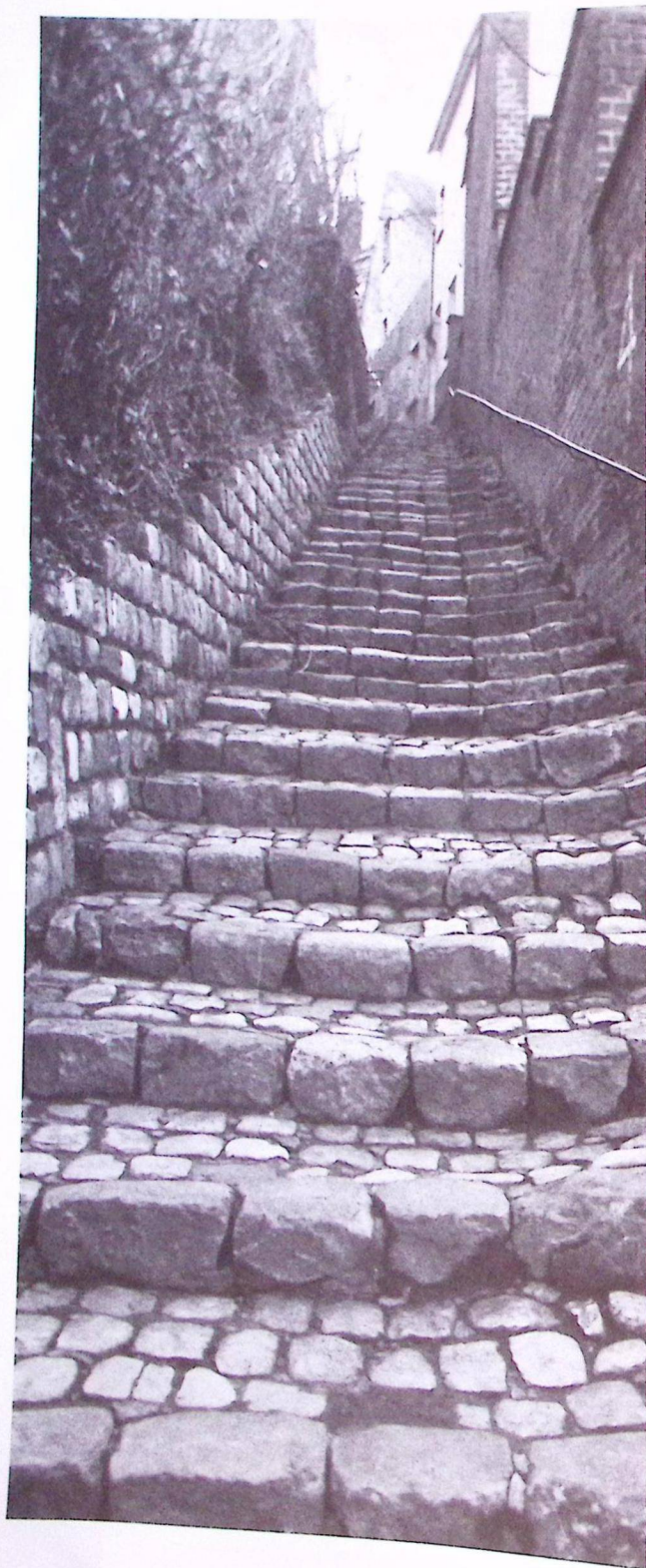
sentier de Juliette Wijtsman et le Oudeweg rejoignant Uccle.

2. Le paysage formé par l'église, le cimetière et l'escalier d'accès.
3. Le parc du château de Dwersbos, à l'ouest de la commune.
4. Le bien de la Fondation Hoover comprenant des bois et une série d'étangs alimentés par le ruisseau des Jésuites; la station de pisciculture de l'Université de Leuven; enfin la réserve d'oiseaux comprise dans les Réserves de Nature. (Cette pisciculture a été confiée aux Eaux et Forêts, mais il en existe d'autres, rue des Etangs).

D'où vient le mot?

Un toponymiste nommé Carnoy a rattaché en 1925 « linkebeek » à l'anglais « links » auquel il donna le sens de : berge herbeuse. Les dictionnaires up-to-date affirment que links est un sol plat et sableux près de la mer; ou bien une herbe en pousse; ou un ajonc; ou un épineux toujours vert, orné de belles fleurs jaunes; ou encore un terrain de golf.

Quant au mot « link » les Anglais le traduisent par chaînon, anneau, centième d'une chaîne, trait d'union, lien, forme intermédiaire disparue : par exemple pithécantrophe; et encore torche faite de filasse et de bitume : ou champ magnétique dans un circuit; ou : unité de mesure égale à 7.92 pouces; ou encore « se presser ». Allez donc retrouver l'origine de Linkebeek dans pareille soupe! Il y aurait bien pour justifier cette influence anglaise un vallon



« Engeland », terrain ucclois, encaissé et sauvage, qui devrait être conservé pour ses buissons d'aulnes et sa collection variée de petites herbes. Est-ce suffisant?

En fait, Linkebeek est un ruisseau très clair qui fut apprécié par l'Homme bien avant qu'un bras de la forêt de Soignes ne soit transformé en terrain de golf à 18 trous. La majorité des toponymistes penche donc pour le flamand « ruisseau de gauche », tel qu'il fut observé par quelque pêcheur remontant la Senne, puis le Zandbeek. Toutefois si « link » prenait – d'aventure – le sens de « trait-d'union entre les hommes » (grâce au train à très grande vitesse), Linkebeek se grandirait.

Il y eut une famille noble, du nom de Linckenbeke à Bruxelles, au XV^{me} siècle. Plusieurs de ses membres furent échevins. La population du village-ruisseau, de 483 habitants en 1815, est aujourd'hui de 4.600 âmes.

La flèche du Téméraire

Charles le Téméraire vint tirer à l'arc à Linkebeek, en 1462. Grande et terrible époque que celle-là qu'illustre le martyre de saint Sébastien par les archers que peignirent Roger de la Pasture (Vander Weyden) et Thierry Bouts.

Le Téméraire n'avait guère plus de dix ans lorsqu'il fut prié de poser la première pierre de l'hôtel de ville de Bruxelles. Son père, Philippe le Bon (l'habile Conditor Belgii), était déjà hanté par le rêve d'unir les Pays-Bas à la Bourgogne. Tel père, tel fils : Charles, despote impulsif, caressa le même espoir. Au cours de ses batailles, il s'abritait sous des

La voie Centenaire (Honderdjarige) est rarement vue des automobilistes qui passent devant.

Sur plus de dix hectares, la ferme d'Hol-leken unit football, jeux divers, four à pain, terger, activités artisanales, expositions, fêtes familiales, marché aux tentes, etc.

de s ornées de tapisseries qui – payru Bruxelles – alimentaient les batts voisins. Ses troupes compoient à l'arc, à l'arbalète, au d'ausard, à la lance, au fléau gogistes. Il devint duc de Bourde à Dijon en 1467, fit le sac m Liège un an plus tard, et emrut près d'un étang dans les deb rons de Nancy, en laissant siéie ière lui à Linkebeek, cinq tinit les plus tard, une gilde de 1^{er} l'rs à l'arc qui connut vers div. 3 : Arild Liénaux, chef de sion à l'Administration des



Beaux-Arts, à la fois roi et empereur du tir à l'arc, ainsi que son ami, aussi fieffé tireur, Constant Permeke, peintre, dont les bruns goudronneux sont restés fameux.

En 1462, les maisons de Linkebeek mirent le gonfalon pour recevoir le prince. C'était des maisons en bois. Elles eurent à souffrir en 1684 et en 1695 de ravages causés par l'armée de Louis XIV. Il en fut de même à Ixelles, Molenbeek, Alsemberg et Uccle, ce qui eut probablement pour effet le remplacement des chaumières de bois par des maisons de pierre.

Quant à l'église, elle possède un livre de la confrérie Saint-Sébastien datant de Charles le Téméraire. Celui-ci revint, en pèlerinage, en 1469, à Linkebeek.

Une explication avinée?

Ce que l'Administration appelait en 1963 « *Wijnborredelle* » est désigné aujourd'hui par « *Wijnbrondreef* » (drève de la Source de Vin). En français : « Vallée des Artistes ».

Le ruisseau de la Source au Vin (Wijnbrondeel) est léger comme un écouleil.

Le chapelet d'étangs alimentés par le ruisseau des Jésuites.

Chacun sait que les artistes refusent rarement un verre de vin. Mais que leur vallée soit appelée « borredelle » pouvait évidemment provoquer les plaisanteries qu'on devine.

Reste à rappeler quand même pourquoi ladite vallée s'appelait en flamand Source au Vin. Notons qu'en 1627, sur les vieux parchemins, on lisait « Wijckborre » (source du quartier?). En 1674, on trouva « Weyenborrestraete » qui en 1768 dérapa en « Wagenborrestraete », ce qui semble maintenant un peu Volkswagen avant la lettre. En 1787, on déchiffra, avec peine : « Weinbrchstraete » qui pourrait faire croire à un marais.

Ces notations avaient le mérite de suivre de près l'évolution du langage. Enfin, en 1908, les calligraphes de notre Institut Cartographique situaient une « Wijn Bron » au coin de deux chemins devenus depuis l'avenue des Villas et la rue du Petit Champ.

La vallée gardait donc toujours un arôme d'Anjou! Vinrent les spécialistes. Selon eux, l'eau du Wijnbronbeek,



ruisseau qui coule le long de la vallée, égale en pureté le meilleur vin. Hélas, il faut bien reconnaître que Sint Wijen est l'aboutissement de déformations venues de « Gwijde », issu de « Guido », ce qui démontre que la Source fut consacrée à saint Guidon! Les cyclistes en seront ravis.

La ballade des pendus

Elle date de 1462 la terrible ballade des condamnés de Mont-

faucou. A Linkebeek, au Moyen Age, une double potence s'élevait près du chemin d'Alsemberg, sur la hauteur. C'était aussi le temps de la « pie sur le gibet ». En l'an 1646, le domaine céda à Albert Vandenwinckel, conseiller du Brabant, la haute, moyenne et basse justice du village et la lui vendit définitivement en 1650. Depuis lors, les « vilains » de Linkebeek eurent les mêmes seigneurs que Rode et Alsemberg. Quant au conseiller Vandenwinckel, qui devait avoir une ascendance commerçante, il fut un des propriétaires de la ferme de Saint Eloi.

Les marchés du jeudi

Une ardente association de commerçants se réunit « au Chevalier », dont les recettes de grand-mère méritent le renom. Cette association organise :

- un marché les jeudis matins,
- deux kermesses les premières semaines d'août et d'octobre,
- une brocante de printemps,
- une foire aux fleurs, en mai,
- des fêtes de fin d'année couronnées d'une tombola.

Incroyable, mais vrai, c'est bien à Linkebeek, aux portes mêmes de Bruxelles, que notre objectif a saisi cette scène bucolique.

Un jumelage savoureux

Depuis 1982, le maire Tissot et le bourgmestre Thiery ont lié de manière permanente les destins de Saint-Lambert-du-départ et de Linkebeek : « considérons que l'œuvre de l'Histoire monseigneur se poursuivre dans un Vin de l'élargi et libre ».

Fraîcheur l'Anjou contre Krieklambic! Contre la Marguerite d'Anjou son ne tarte aux pommes « mai-eaux! Loire et Linkebeek aux kerk, mêlées! Une place de Lindam, ek a même été inaugurée chez le « jardin de France », Loir-d'œuvre du Maine-et-Illes!

ont craqué pour Linkebeek!

- Alfred Mabilie, fonctionnaire et historien de Bruxelles.
- Juliette Wijtsman, paysagiste, illustre « Le sang et les roses »,

écrit par Camille Lemonnier.

- Rodolphe Wijtsman, peintre, qui fonda le cercle « Les XX ».
- Edmond Picard, avocat, sénateur, auteur d'œuvres philosophiques, un des fondateurs de la Jeune Belgique et du Journal des Tribunaux.
- Robert et Marcel Maas, musiciens.
- Herman Teirlinck, lanceur d'un théâtre d'essai, présida le « Mijolclub », à Beersel où il est enterré, fut attaché à la Maison du Roi, habita chaus-sée d'Alsemberg, en face du Kasteel Dwersbos, une maison qui fut occupée ensuite par Charles Leroux, correspondant du Daily Herald et auteur du « Bon Samaritain ».
- Félix Timmermans, académicien flamand, auteur de nouvelles et d'un roman célèbre : « Pallieter ».
- Eugène Herdies, poète, ro-



mancier, tenta un essai sur « Jordaens ».

- Louis Quiévreux, journaliste, auteur de nombreux livres sur Bruxelles, d'un dictionnaire du dialecte bruxellois - que Colette acheta - et d'une étude sur l'Art Flamenco.
- Audrey Hepburn, talentueuse vedette de l'écran, qui interpréta « My Fair Lady » et habita pendant 7 ans, 129 avenue des Hêtres, au Castel.
- Constant Burniaux, académicien, romancier, journaliste, auteur des « Temps Inquiets » et de « La vertu de l'opposition ».
- Dolf Ledel, sculpteur et céramiste aux formes stylisées.
- Georges-Henri Dumont, historien de « Marie de Bourgogne », de « Memling » de « Louis Hennepin », de plusieurs histoires des Belges, de la dynastie et du Congo.
- Les peintres : Van Leemputten, Verwée, Stroobant, Verhas, le fauve Fernand Schirren, C. De Rie du Bruncquez, Louis Thevenet (qui travailla dans l'atelier d'Oleffe et dont les œuvres avec celles de Cockx et d'Ensor figuraient dans la collection du brasseur Van Haelen), Jehan Frison, vieux maître des « hiboux », Olivier Strebelle, Prosper Roidot, Dehoy, Yvette Lichtfus.
- Serge Creuz, professeur de scénographie; Lismonde, lithographe et cartonnier en tapisserie; Pierre Caille, peintre, graveur, professeur de céramique et académicien; Brigitte Laurent, licier et peintre sur soie et Yole Devau, tisserand d'art.

Mais, que d'autres!

La ravissante Audrey Hepburn, l'incroyable vedette de « My Fair Lady » et de bien d'autres films, tels « Au risque de se perdre », « Vacances romaines » ou encore « Sabrina », a passé toute son enfance (de 1932 à 1939) à Linkebeek.

Eglises, châteaux, paysages brabançons à la charnière des XIX^e et XX^e siècles (3)

par Gladys GUYOT,
religieuse du Sacré-Cœur à Jette

Le château de la Bawette
à Wavre

Le toponyme « Bawette » signifie une barbacane, ouverture par laquelle on peut voir sans être vu. Il semble évoquer un poste d'observation qui a transmis son nom à une famille laquelle conserva cette propriété, par alliances, jusqu'à la fin de

l'Ancien Régime. Ses armes « de sable à l'annelet d'or » représentaient peut-être « l'oculus » de la demeure ancestrale datant de 1474. Les seigneurs de la Bawette relevaient de ceux de Wavre et devaient les servir en cas de guerre. Pendant celle de

Trente Ans (1618-1648), le château primitif fut incendié et remplacé non loin de là par l'actuel, élevé de 1662 à 1667, « château de plaisance » en style Louis XIV. En 1696, pendant la guerre de la Ligue d'Augsbourg, Charles-François de la Bawette dut donner l'hospitalité à Guillaume III d'Orange-Nassau, roi d'Angleterre et stadhouder des Provinces-Unies, rival du roi de France.

La dernière descendante de la famille de la Bawette épousa, en 1736, Charles de Spoelberch, seigneur de Lovenjoul, auditeur à la Chambre des Comptes. Leur fils céda le château en 1805 à son beau-frère, Ferdinand d'Olmen Saint-Remy qui le revendit en 1806 à son parent, John-Alexandre Plunkett de Rathmore, d'origine irlandaise, époux de Louise, comtesse de Peralta. Le 17 juin 1815, les

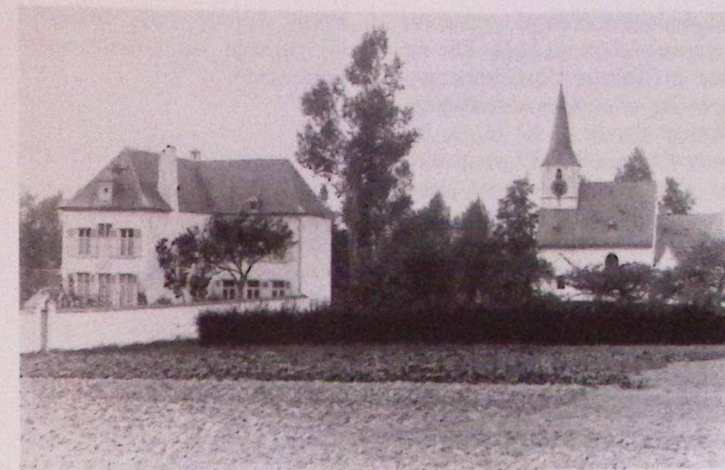
Le château de la Bawette à Wavre
(30 juillet 1890).



L'église et la cure d'Oppem (15 septembre 1895).

Les Prussiens occupèrent la Bawette le 19, Grouchy y apprit la défaite de Waterloo. En 1827, les Plunkett vendirent le domaine qui fut acheté en 1847 par le baron Ferdinand de Thybaert, major de cavalerie; il aménagea le château à la mode du jour, mais l'aliéna, en 1865, à son neveu le Hardy de Beaulieu, vice-président de la Chambre en 1870 et ingénieur civil. Le château reçut plusieurs fois des visiteurs royaux : la reine Marie-Alexandrine en 1880, le prince Albert à la suite d'un accident d'auto en 1905, le prince Léopold et la princesse Astrid lors de la plantation de l'arbre du Centenaire, le 6 juillet 1930. La guerre de 1940-45 l'endommagea un peu, mais il put être vite remis en ordre, ainsi que la chapelle datant de 1787. Les propriétaires actuels, le vicomte le Hardy de Beaulieu et sa femme, la comtesse Marie de Liedekerke-Beaufort, descendent par leurs ancêtres des Spoelberch-La Bawette.

La photographie du 30 juillet 1890 représente la façade la plus ancienne du château en briques soutenue par quatre pilastres qui séparent les quatre fenêtres ornées du rez-de-chaussée et menant à l'étage. Le toit mansardé à deux fenêtres et un grand œil-de-boeuf, rappelant le nom du château, est terminée par deux mini-bulbes comme ceux qui couronnent les chapiteaux des pilastres. A l'extrémité de l'aile, une tour ornée plus basse, peut-être d'origine défensive, est également surmontée d'un bulbe plus grand que les autres. La façade fait face aux prairies et bois vallonnés où l'on aménage actuellement un golf.



Précédée d'une cour d'honneur, la façade principale, toute blanche dans son classicisme XVIII^e siècle, est surmontée d'un fronton triangulaire frappé aux armes le Hardy de Beaulieu : « parti au premier d'azur à trois losanges d'or, à la bordure composée d'or et de sable, au second de gueules au chevron d'argent accompagné en pointe d'une épée du même garnie d'or, au chef d'or ». Devise « Fortunat audaces coronat ». On accède au château par une avenue boisée et tourmentée qui se dérobe aux yeux des passagers de la route et l'enveloppe d'un certain mystère.

L'église et la cure d'Oppem

Entre Brussegem et Wolveterm se situe le ravissant hameau d'Oppem. Il apparaît comme un bijou de blancheur lumineuse qui semble sorti d'un conte de fée. Sa petite église chaulée se situe à mi-hauteur sur l'ancien « Oppenkouter », d'origine franque. Recouverte d'ardoises gris-bleu, elle attire le regard par son volume équilibré, dominé par une flèche qui se découpe sur le ciel changeant de nos contrées. Dans sa forme actuelle de gothique primaire, elle date de 1615

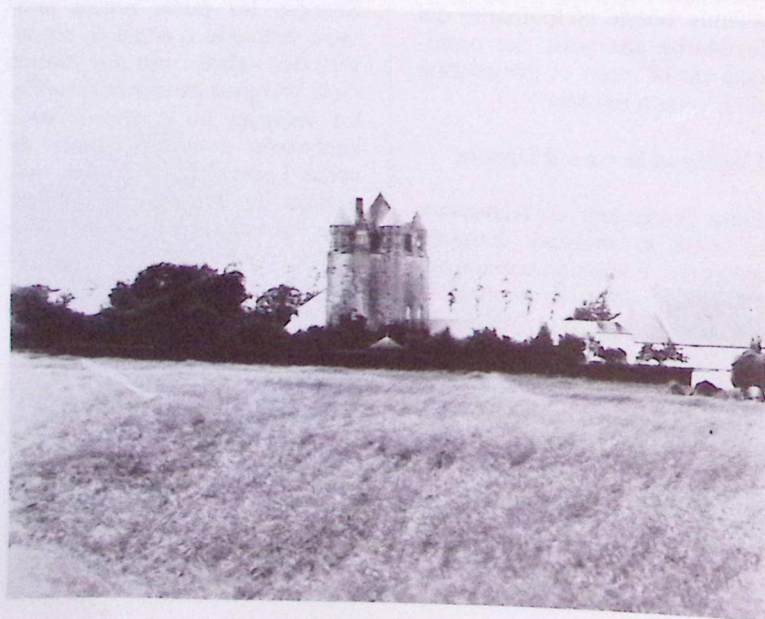
et comprend deux travées à fenêtres lancéolées; une annexe plus récente, tandis que la sacristie porte le millésime 1781 sur deux pierres en légère avancée. En façade, une verrière en anse de panier, soulignée d'un larmier, surmonte la porte Renaissance très simple.

A l'intérieur, deux belles colonnes monocylindriques, aux chapiteaux sculptés en feuillage, soutiennent la tour et l'unique nef. L'autel central baroque est dédié au patron ecclésial, saint Etienne; les petits autels latéraux, entourés d'angelots soullevant des volutes, ont des statues de la Vierge et de saint Corneille. Le vaisseau et le chœur sont lambrissés; une belle chaire de vérité Louis XIV porte les médaillons des quatre évangélistes; sous l'autel, un reliquaire-châsse a été donné par le cardinal Sterckx, natif d'Oppem. Le cimetière, bordé d'ifs et récemment agrandi, est encore en usage; au chevet du chœur, on peut voir la pierre tombale des parents du cardinal, « pachters » de l'ancien « Hof te Oppem », situé légèrement en contrebas de l'église.

La cure, séparée de l'église par la « Pastoriestraat », également blanchie, est une grande bâtisse

classique à toit élevé, qui date, comme l'église, de 1615. Elle est due à l'abbaye de Grimbergen dont les chanoines desservirent Oppem depuis 1540, et elle fut agrandie en 1828-29 pour abriter des séminaristes qui refusaient d'aller au « Collège philosophique », fondé par le roi Guillaume I^{er} des Pays-Bas à Louvain. Le portail d'entrée donne sur le jardin et, à angle droit, sur la porte cintrée protégée par un larmier et des pierres encastrées dans les murs chaulés dont les briques reposent sur une assise en pierres bleues.

A l'intérieur, deux grandes salles du rez-de-chaussée contiennent, celle de droite, des tableaux de fleurs attribués à Daniel Seghers (1590-1661), le meilleur élève de Breughel de Velours; celle de gauche, devenue musée, des peintures ornementales sur toile. Depuis la photographie du 15 septembre 1895, la cure a perdu de sa fraîcheur et exigerait d'être repeinte ainsi que le mur d'enceinte. Il y a également



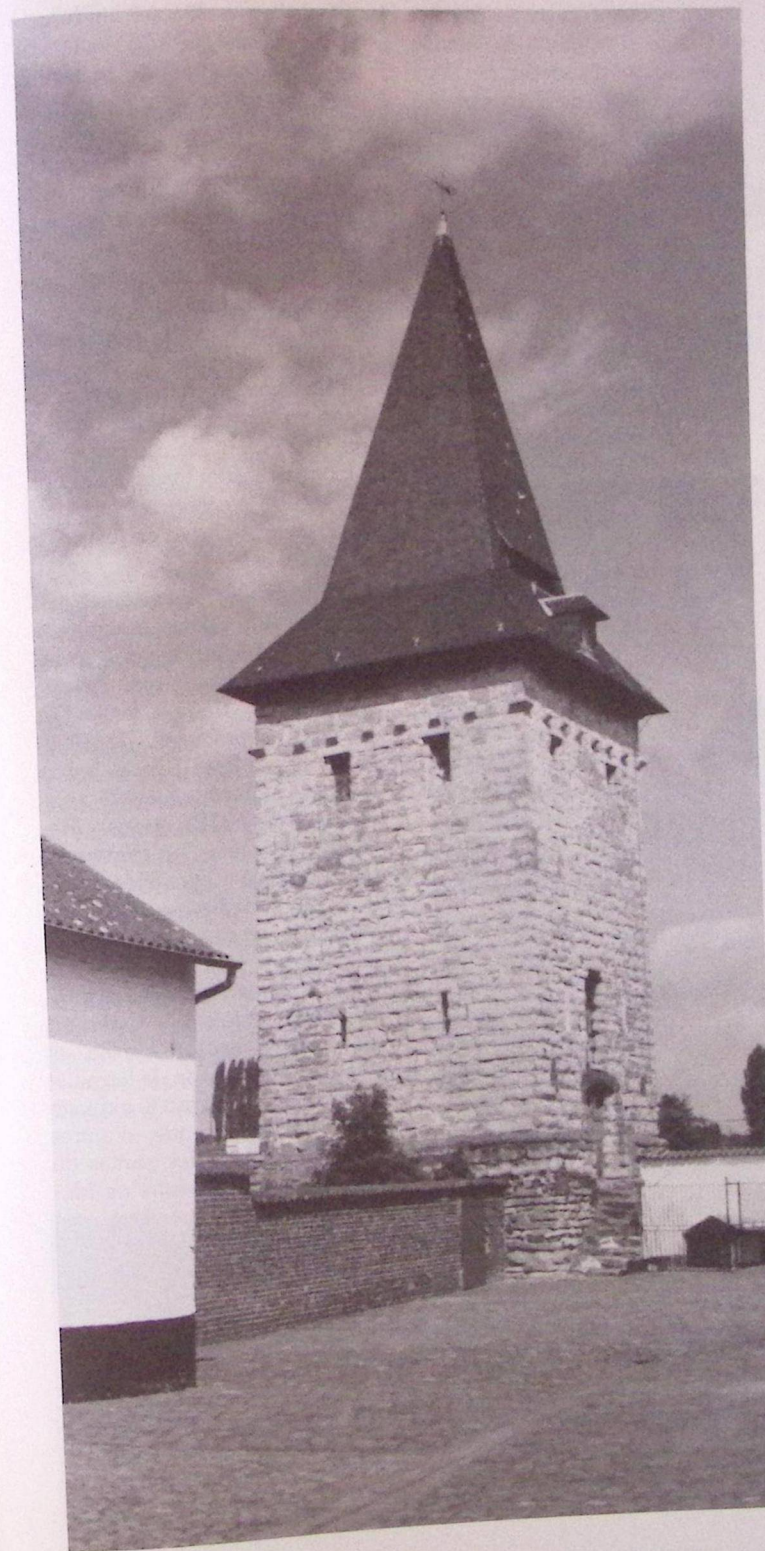
moins d'arbres mais l'essentiel du paysage est heureusement sauvegardé.

La Tour de Moriensart à Céroux-Mousty

Elle est située au Sud-Ouest du village sur un vaste plateau jadis boisé mais primitivement défriché comme l'indique le toponyme ancien : « Roux » équivalent à « Sart » (siccum rodium = essart sec) si répandu dans la région. Des bois ciment d'ailleurs encore le village que la tour domine de loin et à laquelle on accède par un chemin de campagne. Un porche-colombier s'ouvre sur la cour de la ferme, autrefois nommée « basse-cour » (« neerhof » en néerlandais), comme dans tous les châteaux d'origine médiévale. Le donjon s'élève à l'angle Sud-Ouest, adjacent à la grande ferme, actuellement aménagée en habitation moderne et peinte en un jaune adouci.

Construit au XIII^e siècle, sur plan carré en pierres calcaires blanchâtres auxquelles se mêlent quelques éléments de grès ferrugineux, le donjon est en style roman mais a été sommé d'une superstructure en briques et pierres, découpée en flèches et pignons, datant probablement du XVI^e siècle. Les ouvertures pratiquées sur chaque face prouvent qu'il était isolé au Moyen Age comme le montre encore la gravure de Harrewijn en 1705. La porte d'entrée était creusée à l'extrémité droite de la façade Est et marquée des pierres sombres au-dessus de la salle de garde, percée de trois archères. Un escalier monte au 1^{er} étage aéré par quatre grandes fenêtres à niches et baies géminées agrandies au XVI^e siècle et surmontées de grands arcs en pierres claires et sombres alternées. Seuls ces arcs sont originaux, la partie en retrait par rapport au plan du mur est moderne. Le pavement en dalles provient de l'ancienne abbaye de Waulsort et a été placé lors de la restauration du donjon en 1948-50; la cheminée, de la tour du Griffon à Corbais; à droite, une armoire s'encastre dans l'épaisseur du mur. Cet étage, fait pour être habité, présentait un confort relatif! Le second étage, éclairé par sept petites fenêtres, servait probablement de dortoir. A cause de la superstructure, on ignore la hauteur primitive du donjon, mais la maçonnerie en briques rayées de pierres apporte une note de couleur à l'ensemble. Le puits était creusé à l'Ouest du donjon dans la basse-cour; il est actuellement condamné. La chapelle, qui n'existe plus, est indiquée par quatre pierres plus grandes au second étage du côté Sud.

La Tour de Moriensart à Céroux (8 août 1889).



Le donjon de Moriensart est plutôt une maison forte qui avait un rôle à la fois d'habitat, de défense et de refuge pour la population proche en cas de guerre. Parmi ceux du Brabant, il semble le seul, non encastré dans un château, à être bien conservé, beaucoup mieux que celui, aussi isolé, de Grand-Bigard, et à être encore habité. La porte d'entrée de la salle de garde date également de 1950, une issue était possible du côté Ouest.

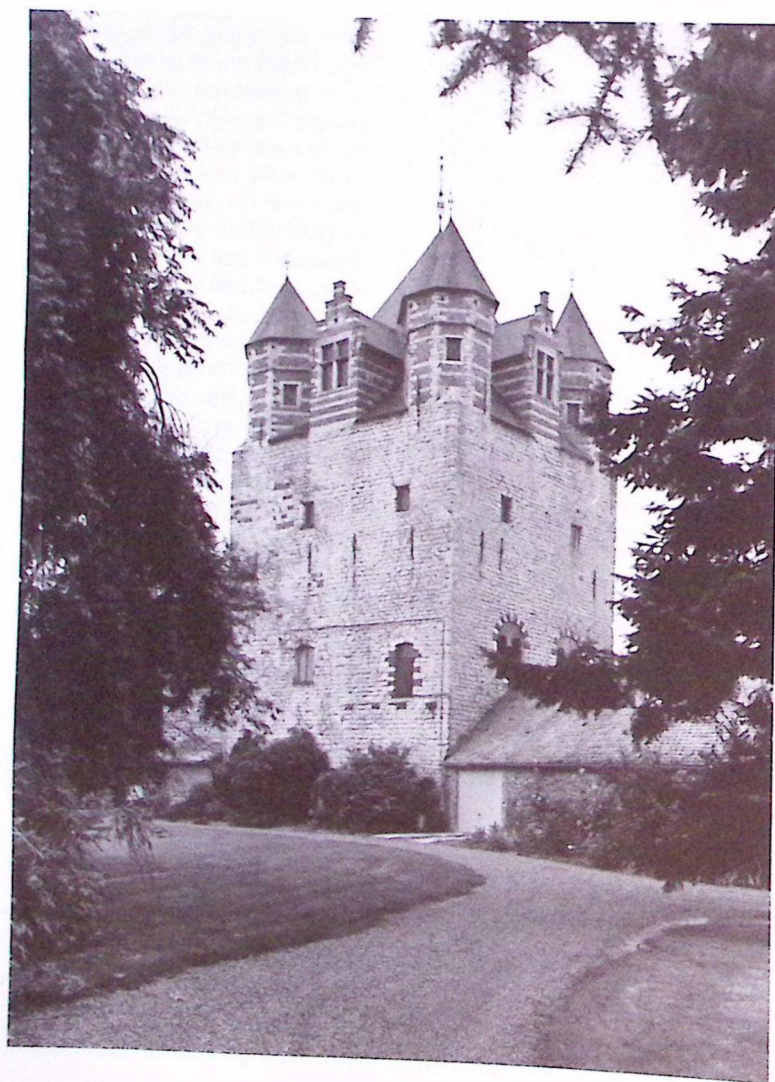
On pourrait modestement comparer le donjon de Moriensart à celui beaucoup plus petit du « Torenhof » à Kobbegem au Nord-Ouest de Bruxelles qui remonte probablement à la même époque. La tour, également carrée, occupe l'angle Nord-Ouest d'une belle ferme peinte en blanc dont les bâtiments forment un quadrilatère parfait. Sa partie inférieure, qui fait légèrement saillie, est bâtie en grosses pierres inégales. La supérieure, plus régulière, était jadis éclairée par deux rangs d'embrasures dont il ne subsiste que celles du haut. On n'accède au 1^{er} étage que par une échelle mais les nervures des voûtes retombent sur de remarquables sculptures de têtes humaines, de même que celles de la cheminée.

Un escalier de bois conduit au second étage, devenu un pigeonnier s'il l'est encore. A l'extérieur, une série de modillons doit avoir jadis supporté une ceinture de créneaux, maintenant remplacés par un élégant toit d'ardoises. La tour de Kobbegem, quoique plus fruste que celle de Moriensart, témoigne d'une certaine intention esthétique. Toutes les deux faisaient partie d'un système défensif, l'une dans le Sud du Brabant, l'autre au Nord.

Le « Torenhof » à Kobbegem (1987).

La seigneurie de Moriensart est mentionnée au début du XIII^e siècle sous des graphies diverses : « Morialsart » en 1314, « Moriassart » en 1387, enfin Moriensart, préfixe dérivé de « Morel » ou « Moreau » signifiant de teint basané, notamment un certain Arnoul Morel vivant vers 1220-1240 et qualifié de « chevalier de Limal », mais est-ce le premier ? En tout cas, il exerça de 1221 à 1229 la charge de bailli de Nivelles et il intervint dans plusieurs chartes duciales ou abbaciales. Les seigneurs de

Limal, relevant en partie de ceux de Wavre et en partie de ceux de Walhain, se divisèrent en deux branches, celle de Rixensart jusqu'en 1383, et celle de Moriensart jusqu'en 1412. Mais Moriensart, hypothéqué en 1380, passa aux van den Bossche, seigneurs d'Ohain, puis à Louis Pinnock, chevalier, d'une famille louvainiste, et à différents titulaires, et, par achat, en 1511, à maître Colard Ferry, verrier à Ways, dont les successeurs vendirent Moriensart à Guillaume Le Vasseur, sire de Veltem, en 1569.



Celui-ci, très dévoué à Philippe II, fut le principal négociateur de la réconciliation des provinces wallonnes avec le roi en 1578. Son fils François, secrétaire des Conseils d'Etat et Privé, greffier de la Toison d'Or, fut fait chevalier pour ses services à la cause royale comme son père. Sans postérité, son héritage, non sans procès ni querelles, aboutit à un parent par alliance, don Pedro Coloma, seigneur de Bodabilla en Espagne et premier baron de Bornem. Son fils Pedro réunifia en 1637 tout le domaine de Moriensart, dont Pedro III obtint, en 1657, l'érection en baronnie avec les trois degrés de justice, la chapelle, etc.

Les Coloma se succédèrent jusqu'en 1795, date à laquelle l'abbé Antoine-François laissa tous ses biens à son neveu, Jean-Marie van der Delf († 1891), chambellan de Guillaume I^{er} des Pays-Bas, et baron de Leeuw, dont le petit-fils Antoine (1842-1912) épousa Marie-Julie Gericke d'Herwynen (1851-1910). Leur fille Antoinette eut pour héritier son petit-neveu, le baron Jean Gericke d'Herwynen dont le fils aîné, François-Xavier, est l'actuel propriétaire de la tour de Moriensart qu'il habite avec sa famille, et son frère cadet, Alain, la ferme et 170 ha de terres qu'il exploite lui-même, tandis que d'autres frères ont encore des parties du vaste et ancien domaine de Moriensart qui s'est transmis, par alliances, dans les mêmes familles depuis le début du XVII^e siècle.

La Tour de Moriensart à Cérœux (juillet 1983).

Un chariot de froment au « Roelandsveld » à Dilbeek (juillet 1889).

Scènes de moissons à la fin du XIX^e siècle

I. Un chariot de froment à Dilbeek

La première scène se déroule sur le « Roelandsveld », appelé probablement du nom de son propriétaire; dans le lointain, on aperçoit l'église et le clocher du village. Un homme et, semble-t-il, une femme rangent les gerbes de froment au haut du chariot, tandis qu'un troisième, peu visible, arime en bas les cordages qui doivent maintenir le chargement en équilibre. Un quatrième ramasse avec sa fourche le reliquat des gerbes restées à terre. Mais l'attelage du chariot est assez insolite : un gros cheval brabançon, les pattes entre le timon, semble attendre le signal du départ, tandis qu'un plus petit, en avant, a l'air plutôt piteux. Craint-il son compagnon plus costaud ou de caractère plus difficile ? Seront-ils attelés ainsi, ce qui paraît peu probable ou est-ce seulement par prudence en attendant le départ, l'un à côté de l'autre, entourés et guidés par les paysans qui les connaissent bien. En tout cas, la scène est jolie et éveille une



certaine nostalgie des récoltes anciennes maintenant que tout est mécanisé. Autre signe des temps, le champ en question a disparu ainsi que les arbres du fond pour être remplacé par un complexe sportif ! Et la poésie s'en est aussi allée !

II. Récolte de colza à Brussegem

L'autre scène représente la récolte du colza dans la bonne terre brabançonne. Cette opération se déroule sur une vaste toile tendue par une femme sur un cadre et qui se déroule pour recueillir les graines, détachées des tiges assez courtes, par six hommes en vis-à-vis qui élèvent et abaissent leurs fléaux en mesure. Trois sacs sont déjà remplis des précieuses graines qui peu-

vent donner jusqu'à 40 % d'huile. Un paysan travaille à remplir un quatrième, tandis que, plus loin, deux autres aident à tendre la toile, de même que deux fournissent les gerbes aux porteurs de fléaux. A gauche, un assez considérable tas de tiges égrainées tranche sur le rideau sombre du bois qui longe le champ plus lumineux.

Ces moissons exigeaient beaucoup de main-d'œuvre que l'urbanisation et la mécanisation ont trop souvent transformée en un anonymat ouvrier industriel, détaché du milieu ancestral. Maintenant, en cette fin du XX^e siècle, les hommes sont désireux de retrouver leurs racines et essaient de sauver ce qui reste des techniques anciennes dans des fermes devenues des musées agricoles.

(à suivre)

(3) Voir également « Brabant Tourisme » n° 6/1987 et n° 1/1988.



Récolte de colza à Brussegem (30 juin 1894).

Visite à Grez-Doiceau la renaissante

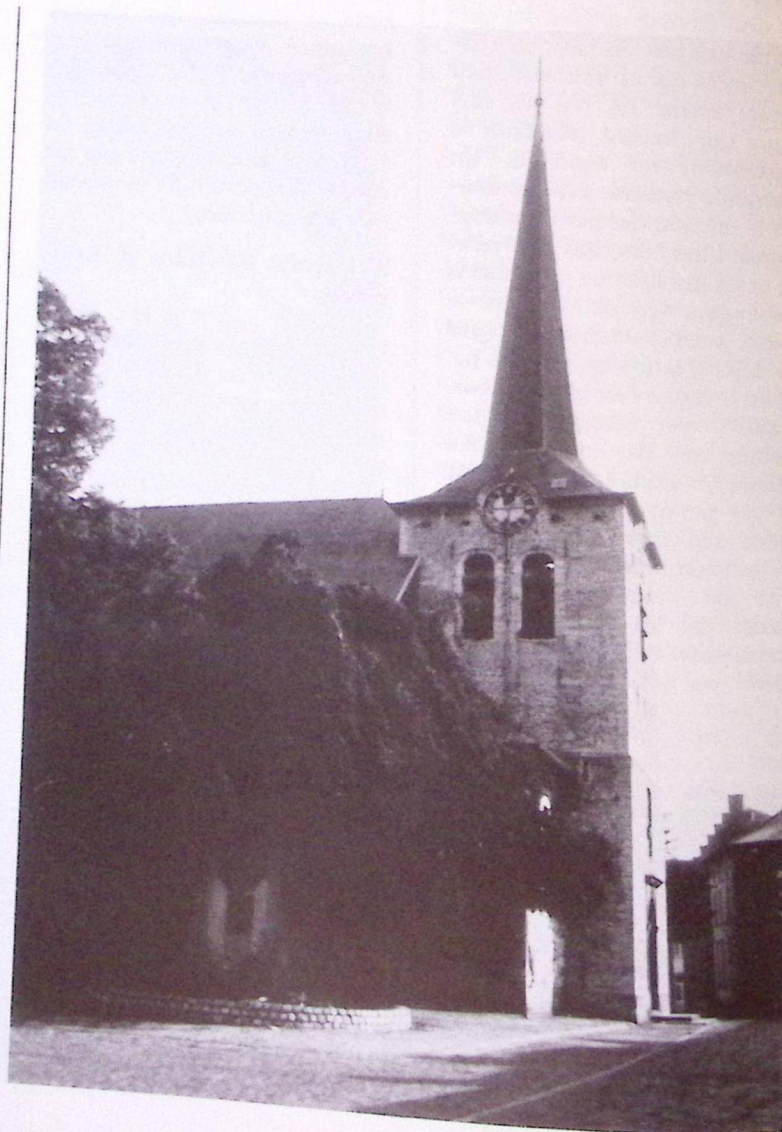
par Maurice DESSART

A la mémoire de mon cher et regretté collègue
Joseph DELMELLE, poète et journaliste

Qu'il est éloigné le temps où notre écrivain national Camille Lemonnier (La Belgique - 1905), décrivant les villages des environs de Wavre, s'exprimait de la façon suivante, considérations dont un grand nombre sont encore valables : « ...le Wallon de ces régions, dans les plaines reculées qu'il ensemence, défriche ou laboure avec une aptitude particulière pour la grande culture, demeure éloigné du toit familial pendant des journées entières et n'y rentre qu'à la nuit, pour prendre sa part du repas en commun et bientôt après se livrer au sommeil... naturellement sociable, il aime les parolotes de cabaret, le jeu de quilles et la grosse gaieté des tablées... ».

Grez-Doiceau est encore l'un de ces endroits où il fait bon vivre en Brabant wallon et il faut souligner qu'il y a là résultante des efforts fournis par une population qui, tout en maintenant des habitudes ancestrales, a su s'adapter aux nécessités actuelles, dans le bon sens. Il faut y voir aussi la suite logique d'une immigration venant des villes proches et qui a trouvé là le terrain favorable à l'expansion. Tout paraît réuni en cette belle entité

L'église Saint-Georges à Grez fut reconstruite en 1779 à l'exception de sa robuste tour d'origine romane (XII^e siècle).



Eglise Saint-Georges à Grez : statue de saint Georges, en bois polychrome.

parce qu'ils aiment la bonne chère.

L'histoire de cette entité est longue et fouillée et a donné lieu à des ouvrages nombreux, spécialisés, selon l'endroit dont ils traitent. Succinctement, voyons ce que donne l'étude des toponymes Grez et Doiceau.

Une fois n'est pas coutume, les chercheurs sont d'accord. Grez, en rapport avec le flamand Graven, fouiller (nous sommes près de la frontière linguistique), rappelle les anciennes carrières de grès et de craie. L'explication donnée pour Doiceau est beaucoup plus subtile. On rapproche ce terme de Dion = filet d'eau, en rappelant l'existence proche de Dion-le-Mont et Dion-le-Val, même étymologie. Les ruisselets ne manquent pas à Grez-Doiceau, sans parler de la Dyle et du Train, plus importants, on peut y voir le Lembais, le Ri Mazarin, le Piétrebais, le Glabais, le Pisselet, le Laurensart, etc.

En parcourant ce territoire, le touriste fera bien de se pénétrer du fait qu'il se trouve en une région d'antique civilisation; des tumuli nombreux y ont existé ou

et les groupements divers (artistiques, historiques, folkloriques, etc.) y sont bien représentés et fort actifs.

Précisons un peu la connaissance de la localité. A 40 km de Bruxelles, elle possède les hameaux de Centry, Royenne, Bayarmont, Morsaint, Fontenelle, Gastuche, Heze, et est parsemée de bois nombreux : citons ceux de Beusart, Morsaint, Bercuit, etc. De beaux châteaux se remarquent, tels ceux de Piétrebais et Laurensart. En somme, et toutes proportions gardées, il pourrait s'agir de la terre bénie du tourisme en Brabant wallon pour celui qui s'attardera à la parcourir dans des buts de vrai tourisme rustique. La statistique même vient à l'appui de l'attrait présenté par ce territoire; qu'on en juge : 1976 : 3.386 habitants, 1977 : 8.337 habitants, soit un nombre doublé en un an! Fait probablement unique dans les annales du Brabant wallon et les divers aspects n'ont certes pas été sans influencer sur l'évolution de la commune. Grez a été

réunie à Doiceau par décret impérial du 14 août 1811; ce dernier mettait fin à une série de conflits territoriaux qui opposaient les deux localités.

Quels seraient les caractères, quel est le blason populaire, des habitants (de Raadt - Les sobriquets des communes belges - 1904). Eh bien, c'est le rappel d'une ancienne industrie qui laisse son nom aux Grésois, on les surnomme « Tiesse di croïe » (tête de craie), allusion à l'extraction de ce minéral. Ceux de Doiceau seraient des « casseroli »,



La jolie place de Grez avec sa belle église dédiée à saint Georges et son élégant presbytère qui jouxte le sanctuaire.

Greze : le château de Piétrebais-en-Grez est le monument civil le plus important de la vallée du Train tant en raison de son ancienneté que de sa valeur architecturale.

existent encore (voir planchette au 25/1000 de l'Institut Géographique National). Des traces d'habitations romaines ont été relevées près de Gastuche. Le bois de Laurensart est un site archéologique connu.

Ces terres de grande culture sont un vrai ravissement et rien n'est plus agréable pour le touriste rustique, à la bonne saison, que ces promenades entre des rangs de blé mûr et autres carrés de plantes comestibles.

Les faits historiques concernant la commune sont nombreux et prolixes. Ils n'occupent pas moins d'une vingtaine de pages dans l'important ouvrage de Tarlier et Wauters, *Géographie et Histoire des Communes belges*, commencé en 1859 et dont la conception dura près de 20 ans. Citons-en quelques-uns. L'analogie que présente le nom du hameau de Centri (ou Centry) avec celui des Centrones, l'un des petits peuples de la nation nervienne, a fait supposer que ces derniers ont habité le territoire de Grez, opinion des



principaux historiens belges (Moke, Juste, etc.) qui ont traité de ces questions. Des trouvailles assez significatives ont paru étayer ces considérations.

Au X^e siècle, Grez devint le chef-lieu d'un comté ou d'un territoire appartenant à ses seigneurs portant le titre de comtes. Vers l'an 1000, l'épouse d'un comte Werner (de Grez) donna à l'abbaye de Gembloux différents biens, dont notamment deux manses (terres, fermes, serfs). Un autre Werner (de Grez) accompagna à la première croisade le duc Godfried de Bouillon, dont il était

le parent et un des conseillers. Il se distingua notamment lors d'une entrevue avec le roi de Hongrie, dont il sollicita le droit de passage. On ignore comment s'éteignit le comté de Grez, mais un sceau de ce nom est relevé à la grande charte de Cortenberg de l'an 1312.

Assez rares en nos régions, au début du XVI^e siècle, des procès en vaudoisie furent intentés à des habitants. Sous Albert et Isabelle et plus tard, le village eut à souffrir des déprédations de la soldatesque étrangère. Vers 1852, un grand mouvement d'émigration se fit vers les Etats-Unis d'Amérique; on évalue à 600 le nombre de ceux qui allèrent s'établir dans ce que l'on nomme à l'heure actuelle le Wisconsin.

C'était l'époque de la grande disette (et maladie) de la pomme de terre et du paupérisme général en notre pays (voir à ce sujet Ducpétiaux - Mémoires... - Bruxelles, 1852).

Grez-Doiceau s'étend sur plus de 2.000 ha, en grande partie fort agreste, c'est dire que les beaux coins n'y manquent pas;

Le magnifique bois de Bercuit au relief très accidenté.



Vue aérienne du nouveau château de Laurensart, à Gastuche, construit en 1907.

au touriste de les découvrir, en ne craignant pas de s'écarter des chemins pavés; il y reste de beaux endroits à apprécier, de belles fermes à détailler, les pittoresques chapelles campagnardes s'y voient. A remarquer également quelques beaux pigeonniers (« colombiers » disent les amateurs...). Les églises des deux localités, les châteaux de Piétrebais et de Laurensart sont réellement à voir par celui qui aime la vision d'ensemble et la visite de beaux monuments anciens.

L'église Saint-Georges à Grez, de l'époque romane, fut détruite par un incendie et reconstruite en 1779, mais la tour romane, en pierre blanche, échappa au désastre et subsiste encore. Tranchant assez curieusement sur l'architecture générale, elle renferme trois belles cloches et est surmontée par une flèche terminée par une croix de six mètres de hauteur. A l'intérieur, cette église est divisée en basilique à trois nefs; des arcades en anse de panier, retombant sur des colonnes toscanes, la divisent en six travées. Les plafonds



sont horizontaux, les fenêtres en plein cintre. Le maître-autel, d'ordre composite, est de vastes dimensions. On y remarque un grand tableau, peint par Jacques de Formentray, 1661, qui représente trois Pères de l'Eglise écrasant l'hydre de l'hérésie. Les bas-autels sont dédiés à la Vierge et à saint Marcoul. Le chœur est orné de statues en bois de saint Joseph et de sainte Anne; il est garni de stalles en chêne, peintes en marbre (début du XVIII^e siècle); les nefs sont lambrissées. La chaire, surchargée de sculptures, montre saint

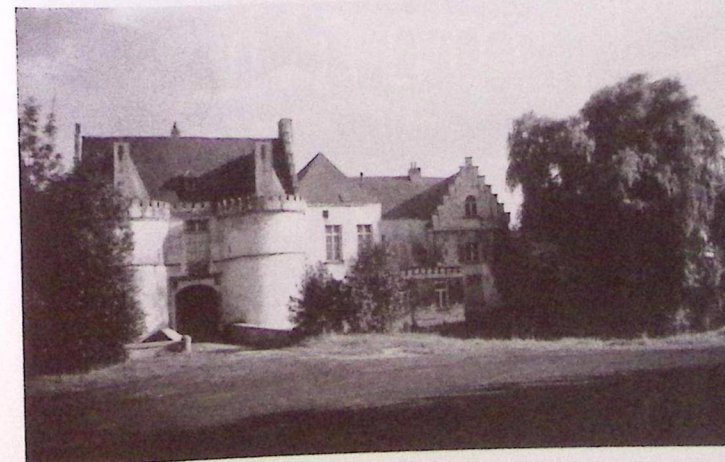
Georges et les quatre Evangélistes. On voit encore un grand Christ en bois, assez grossièrement sculpté et sur les origines duquel on se perd en conjectures; certains ont cru pouvoir faire remonter ses origines au XV^e siècle; aussi un groupe de la Sainte Famille et une autre statue de saint Marcoul, celle-ci finement exécutée.

Sous le porche se trouve une autre représentation du même saint que les plus anciens habitants nomment « le vieux Marcoul »; l'ancien folklore (celui du début du XIX^e siècle) l'invoquait pour la guérison des maladies de la peau, usage remontant, paraît-il, au début du XVII^e siècle et qui fait encore parfois l'objet de certaines pratiques au début du mois de mai; belles pierres tombales dans et à l'extérieur de l'église.

Cette bâtisse se trouve bien en place et son examen détaillé évoque remarquablement les vrais caractères campagnards wallons.

Le château dit de Piétrebais-en-Grez est une superbe demeure

Le châtelet d'entrée de l'ancien château de Laurensart a gardé un aspect réellement moyenâgeux.





seigneuriale qui se situe un peu à l'écart du village dans un beau cadre agreste et sauvage.

Les fossés subsistent en partie sur le pourtour extérieur du château auquel deux ponts donnent accès. Les restaurations n'ont pas détruit le caractère archaïque du manoir. On remarque une tour d'angle percée de meurtrières et un vieux donjon (à usage de colombier), drapé de lierre, dont les murs ont près de 2 mètres d'épaisseur. A l'intérieur de ce dernier se voient plusieurs centaines de nichoirs envahis par la végétation. La promenade de ce côté est superbe et attire à la belle saison nombre de pédestrians, une végétation luxuriante y formant un cadre rare à rencontrer.

L'église Saint-Pierre à Doiceau est de style Renaissance, à trois nefs, datant de 1786. La façade est surmontée d'un clocheton en charpente couvert d'ardoises. Derrière le chœur se trouve, au milieu d'un espace fermé par une grille, le caveau de sépulture de la famille de Baillet, châtelains de Laurensart. Le château du même nom, à l'ouest de la Dyle, près de Gastuche, offre un magnifique coup d'œil. Les vieilles tours crénelées se mirant dans l'eau qui les entoure lui donnent

un aspect réellement moyen-âgeux. L'entrée en plein cintre est flanquée de deux tours crénelées et percées de meurtrières.



Le hameau de Doiceau est groupé autour de son église dédiée à saint Pierre.

En dépit d'une certaine urbanisation, la vie rurale n'a pas perdu tous ses droits à Grez-Doiceau comme en témoigne, entre autres, cette jolie ferme implantée sur le territoire de la commune.

Une autre tour et divers bâtiments donnent à l'ensemble un aspect massif et imposant.

Où que l'on se dirige en cette contrée, en quittant les chemins pavés, l'on se trouvera toujours au sein d'une belle nature, rehaussée, parfois, de jolies constructions récentes. De par sa situation privilégiée, Grez-Doiceau offre au touriste en Brabant wallon de multiples satisfactions, reflétant bien le roman païs...

EXPOSITIONS

A la Fondation pour l'Architecture, deux expositions hors du commun :

« Atlantis », une ville d'art à Ténériffe et
« Les Cités imaginaires de Francis Martinuzzi ».

La Fondation pour l'Architecture, dont nous tenons à souligner ici le dynamisme et l'esprit d'entreprise de ses animateurs, accueille présentement dans ses salles situées 55, rue de l'Ermitage à Ixelles, deux expositions dont les thèmes sortent résolument des sentiers battus.

La première intitulée « Atlantis », une ville d'art à Ténériffe (Iles Canaries) présente le tout récent projet de l'architecte Léon Krier pour la création d'une ville nouvelle à Ténériffe. Construite en terrasses sur un versant escarpé de la montagne, Atlantis présentera, au sommet de la ville, l'Acropole avec ses nombreux monuments, à mi-pente, l'Agora (le marché) bordé par une petite route reliant deux villages voisins, la ville basse enfin avec ses ateliers d'artistes et d'artisans et ses maisons qui constituent le véritable tissu urbain de la cité et au niveau le plus bas, la promenade de la Corniche et le théâtre à ciel ouvert aménagé dans une cavité naturelle.

La ville sera construite en matériaux naturels : moellons pour les murs, bois pour les charpentes et tuiles pour les toitures. A l'exem-

ple de la tradition locale, l'architecte compte ne recourir qu'avec parcimonie à la pierre de taille et aux motifs ornementaux sauf s'il s'agit de souligner le caractère public et monumental de certains édifices ou encore d'agrémenter une fontaine.

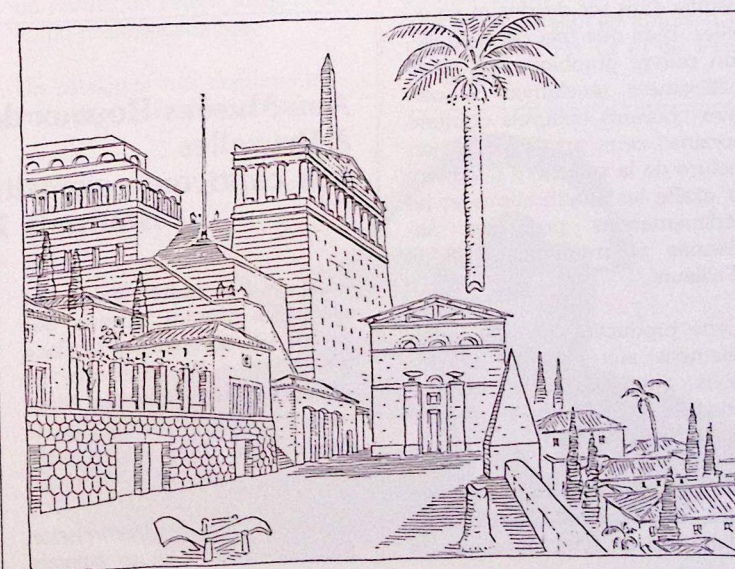
L'exposition, réalisée par le Musée d'Architecture de Francfort D.A.M. et mise en scène par l'architecte lui-même, présente toute l'évolution du projet, des premières esquisses aux plans d'ensemble et à l'étude détaillée de chaque type d'édifices.

Une magnifique maquette de la ville, des huiles de Carl Laubin,

des aquarelles de Rita Wolf, des dessins de Léon Krier sont les autres points forts de cette captivante exposition.

Un catalogue français-anglais a été édité, pour la circonstance, par la Fondation pour l'Architecture. Il comprend, outre les dessins, des textes originaux d'auteurs de renommée internationale, tels Dimitri Porphyrios (Londres), Frank Werner (Francfort), Maurice Culot (Bruxelles, Paris), etc...

La seconde exposition intitulée « Les Cités imaginaires de Francis Martinuzzi » présente une trentaine d'aquarelles d'architect-



« Atlantis », une ville d'art à Ténériffe (architecte Léon Krier) : perspective de la ville basse, à hauteur de l'Odéon; à droite : les maisons et les ateliers; à gauche : l'Agora et, au sommet, l'Acropole avec les bâtiments publics.

EXPOSITIONS

tures imaginaires, réalisées par l'architecte Francis Martinuzzi et réunies par le Centre de Création Industrielle du Centre national d'Art et de Culture Georges Pompidou à Paris.

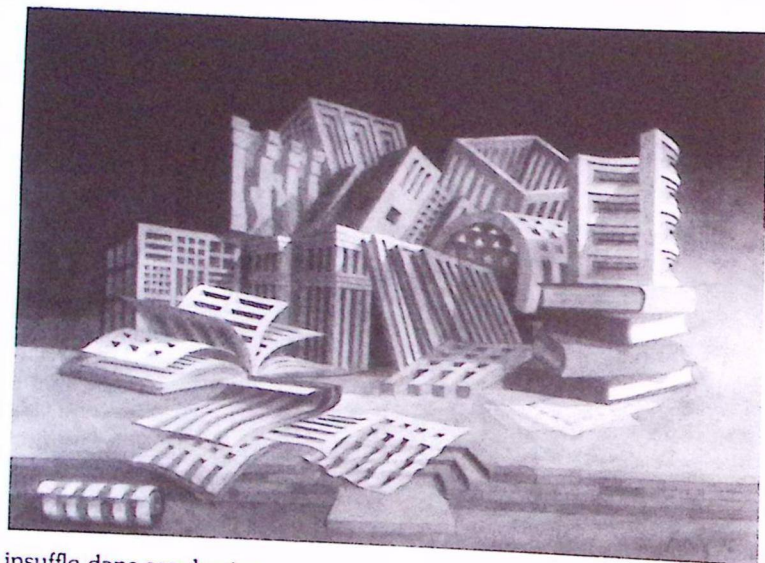
L'imaginaire est la dimension artistique que Francis Martinuzzi

cette pratique qui se généralise chez bien des architectes d'aujourd'hui, contraints par la crise économique à trouver d'autres filières d'activités ou simplement désireux d'investir le champ de la création par d'autres canaux médiatiques et culturels pour irri-

guer le débat social sur la ville. A cet égard, l'exposition « Les Cités imaginaires de Francis Martinuzzi » ouvre bien des perspectives.

Renseignements pratiques

Les expositions « Atlantis » et « Les Cités imaginaires de Francis Martinuzzi » sont ouvertes au public jusqu'au 1^{er} mai 1988, aux jours et heures ci-après; du mardi au vendredi, de 12 h 30 à 19 heures; les samedis et dimanches, de 11 à 19 h. Fermé les lundis. Visites de groupes et visites guidées sur rendez-vous (tél : 02/649.02.59).



Les Cités imaginaires de Francis Martinuzzi.

insufflé dans ses dessins et aquarelles. Bien que très personnelle, son œuvre graphique est particulièrement révélatrice de certains courants culturels contemporains : ceux privilégiant la relecture de la ville dont il explore et exalte les stratifications et les sédimentations poétiques anciennes et modernes d'ici et d'ailleurs...

Cette production s'inscrit parallèlement aux diverses réalisations d'habitat social qu'il a conçues et édifiées en Algérie entre 1980 et 1986.

Vis-à-vis du dessin de l'architecture, la démarche de Francis Martinuzzi est symptomatique de

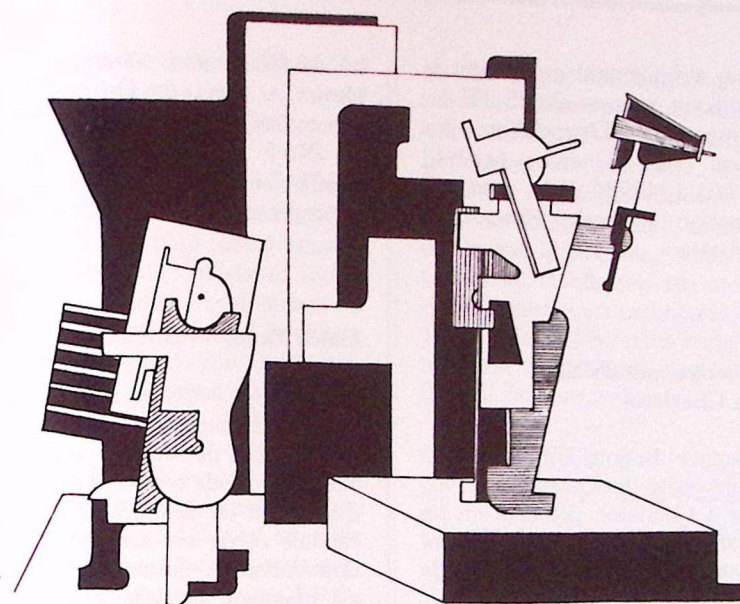
Aux Musées Royaux des Beaux-Arts à Bruxelles : une captivante exposition « Bauhaus 1919-1933 »

C'est dans le cadre rénové des salles des Musées Royaux des Beaux-Arts donnant sur la place du Musée à Bruxelles que se déroule présentement une captivante exposition placée sous le thème du Bauhaus (1919-1933).

Organisée par la Commission française de la Culture agissant

en très étroite collaboration avec les Musées de Weimar (République Démocratique Allemande) et les Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique et bénéficiant du parrainage et de l'appui de la S.A. Transarts, filiale de CFI Group, qui s'est spécialisée dans le transport international des œuvres d'art et qui s'est fixé comme second objectif le déve-

EXPOSITIONS



Exposition « Bauhaus 1919-1933 » : Kurt Schmidt : « L'homme et la machine ».

daise – rassemble des contributions d'auteurs de la République Démocratique Allemande et de Belgique, des témoignages des réactions de la presse belge à l'époque du Bauhaus et l'inventaire très détaillé de plus de 250 œuvres (de plus de 50 auteurs) qui figurent à l'exposition.

Comme dit plus haut, les Belges, qu'ils soient amateurs d'art, spécialistes ou simples profanes seront les premiers à découvrir les merveilles de l'époque du Bauhaus, puis, l'exposition transitera par Zurich avant de retourner en Allemagne de l'Est.

Renseignements pratiques

L'exposition se tient aux Musées Royaux des Beaux-Arts à Bruxelles dans les salles donnant sur la place du Musée (entrée par la place du Musée) jusqu'au 29 mai 1988. Elle est ouverte tous les jours, sauf les lundis et le 1^{er} mai, de 10 à 13 et de 14 à 17 heures.

loppement des arts notamment par le mécénat, les expositions, la recherche et la découverte de talents nouveaux, cette remarquable exposition, du plus haut niveau tant sur le plan historique que dans le domaine artistique, présente une judicieuse sélection des œuvres les plus importantes de l'époque prestigieuse du Bauhaus, en provenance des collections est-allemandes de Weimar, Dessau, Dresde et Berlin.

Cette exposition n'est donc pas la concentration de quelques œuvres majeures d'artistes consacrés mais plutôt le reflet le plus complet possible de l'activité de l'Ecole, du bouillonnement créatif auquel elle a donné lieu dans toutes les disciplines, du niveau de l'élève jusqu'à celui du professeur-artiste.

Un catalogue très documenté – en version française et néerlandaise.

Au total, quelque 400 pièces comprenant du mobilier, des objets fonctionnels, des plans, des dessins d'architecture, des peintures et collages, de même que des œuvres graphiques, peintures et collages d'éminents professeurs et de talentueux étudiants du Bauhaus (Wassily, Kandinsky, Paul Klee, Moholy-Nagy, Georg Muche, Lyonel Feininger, etc...) sont exposées pour la première fois en Europe occidentale.

Exposition « Bauhaus 1919-1933 » : Marianne Brandt : « Service à thé ».



Vient de paraître



Un dossier sur la Rénovation Urbaine

Ces dernières semaines, la rénovation urbaine a retenu l'attention lors de plusieurs manifestations. Celles-ci furent l'occasion de dresser un bilan, faut-il l'avouer, assez maigre proportionnellement à l'ampleur de notre patrimoine architectural urbain à la dérive. Même si se répètent, inlassablement, des cas encourageants quoique ponctuels de rénovations urbaines exemplaires, l'état de notre patrimoine architectural reste déplorable, surtout à Bruxelles qui, pourtant, ne cache pas ses ambitions européennes. Certes une prise de conscience de la part des pouvoirs publics s'amorce, mais la rénovation urbaine ne peut plus se contenter de théories et de promesses. Ses enjeux réclament d'urgence des actes.

C'est à ce dossier on ne peut plus d'actualité que la revue **Nouvelles du Patrimoine** a consacré son numéro de décembre. Illustré de nombreuses photographies, ce dossier fait le point sur la rénovation urbaine en analysant l'action des pouvoirs publics en la matière (notamment la Commission Française de la Culture et la Fondation Roi Baudouin) et évoque, à travers quelques cas concrets, le véritable enjeu de la rénovation urbaine, seule garante parfois du sauvetage de certains bâtiments et, partant, de la revitalisation de certains quartiers.

Ouvrage de référence pour tous ceux qui s'intéressent au patrimoine culturel de notre pays, ce numéro spécial des **Nouvelles du Patrimoine** peut s'obtenir

hors abonnement en versant la modique somme de 85 FB au compte de l'Association des Amis de l'Unesco (a.s.b.l.) n° 001-1348024-91, avec la mention « Dossier Rénovation Urbaine ».

**

Histoire industrielle de Charleroi

Maurice Brigotte, professeur à l'université du Travail Paul Pastur à Charleroi, présente en un texte concis et abordable par tous l'histoire industrielle de Charleroi.

Après avoir rappelé les grands faits de la fondation de cette ville et les étapes importantes de son peuplement et de son urbanisation, l'auteur expose les trois activités industrielles complémentaires qui se sont implantées et déroulées à Charleroi : celles du fer, de la houille et du verre. Pour chacun de ces produits, Maurice Brigotte relate, chronologiquement, les découvertes et innovations techniques qui ont influencé l'importance économique certes, mais aussi la vie sociale et culturelle de Charleroi. Grâce à un texte appuyé sur des schémas clairs et faciles et des tableaux récapitulatifs, l'auteur expose tous les aspects de ces activités industrielles qui ont contribué à façonner le pays de Charleroi et la mentalité de ses habitants.

Cet ouvrage intéressant et indispensable pour qui veut appréhender pleinement les réalités socio-économiques de Charleroi, compte 80 pages sous couverture quadrichrome et est illus-

tré de 60 photos, schémas, tableaux ou gravures. On peut se le procurer, en versant la somme de 245 F au compte n° 370-0890147-65 des éditions du Tourisme du Hainaut à Mons.

**

Guide Delta — Bruxelles 1988

La onzième édition du Guide Delta de Bruxelles nous apporte sa moisson de bonnes découvertes au gré de ses 1800 notices d'hôtels et de restaurants de la capitale et de ses environs. Le classement en douze rubriques est maintenu et reste extrêmement pratique (par catégories de prix, types de cuisine, quartiers, etc...). Deux innovations ont été introduites cette année, qui ne manqueront pas d'avoir leur succès. D'abord les restaurants ouverts le dimanche sont désormais signalés par un symbole spécial. L'autre nouveauté nous est proposée par Serge Tonneau : un tableau de concordance des mets et des vins qui permettra à tout un chacun de résoudre d'un seul coup d'œil le casse-tête des accords parfois délicats à réaliser et de tirer sans trop de mal son épingle de l'assiette. Au cours d'une brillante soirée rehaussée de la présence de Jean Marais, le traditionnel palmarès des grandes tables bruxelloises axé cette année sur les « meilleurs restaurants d'hôtel » a permis d'attribuer le delta d'or aux « Quatre Saisons » du Royal Windsor, suivi de la « Maison du Bœuf » du Hilton et le « Hugo's » du Hyatt Regency. Le Guide Delta est vendu en librairie à 450 F.

Vient de paraître



Guide pratique du Folklore à Bruxelles et en Brabant wallon 1988

Le Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant, placé sous la présidence de Monsieur Didier Rober, Député permanent, a présenté récemment à la presse l'édition 1988 de son Guide pratique du Folklore à Bruxelles et en Brabant wallon.

Publié pour la première fois en 1984 et enrichi depuis cette date de nouvelles rubriques, ce guide donne un large aperçu de la prodigieuse richesse et de l'étonnante vitalité du patrimoine folklorique de Bruxelles et du Brabant wallon.

Cette cinquième édition entièrement mise à jour a bénéficié de la collaboration des Administrations communales, des Syndicats d'Initiative, des conservateurs des musées, des associations et groupements folkloriques, ainsi que du Cercle Régional du Folklore et des Traditions de l'Agglomération bruxelloise.

Le Guide traite des thèmes suivants :

- manifestations folkloriques et populaires;
- jeux populaires;
- groupes folkloriques;
- géants;
- marionnettes;
- confréries folkloriques et gastronomiques;
- harmonies et fanfares;
- musées du folklore et sociétés d'histoire et d'archéologie.

Trois instruments de travail faciliteront les recherches du lecteur :

un classement thématique groupant les communes par rubriques; une table alphabétique permettant de retrouver aisément les pages qui couvrent la vie folklorique de chaque commune répertoriée, enfin, le calendrier, établi mois par mois, des manifestations organisées en 1988, à Bruxelles, dans l'agglomération bruxelloise, ainsi que dans le Brabant wallon.



Ce guide, de 132 pages, le seul en son genre édité en Belgique, est en vente au prix très étudié de 50 F uniquement au siège du Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant 61, rue du Marché aux Herbes à 1000 Bruxelles. Il peut également être obtenu par versement de la somme de 70 F (frais d'expédition compris) au C.C.P. 000-0025594-83 du Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant.

**

Le Guide des Maisons des Amis de la Nature

Depuis 1934, l'Union Touristique des Amis de la Nature met à la disposition du grand public des maisons d'hébergement en Wallonie accessibles à des prix dérisoires (de 200 à 240 F la nuitée). Le but de l'association est de faire découvrir et apprécier les beautés de la nature, même aux plus démunis. Les membres de l'association bénéficient en outre d'une réduction de 35 à 40 % sur ces prix.

Les logis de la F.W.A.N. sont situés à Chiny, Fraipont, Godinne, Grandglise, Hockai, La Reid, Logbiermé et Melreux.

Le guide explicatif s'obtient auprès de la Maison Verte, rue des Hauts Degrés, 21 à 7800 Ath par versement de 50 F sur le compte 000-0240431-65.

**

Challenge Touring Club 1987

En présence de nombreuses personnalités dont notre Président, Monsieur Francis DE HONDT, Député permanent, le troisième Challenge des S.I. et O.T. a récompensé le dynamique **Syndicat d'Initiative de Waterloo** en le proclamant lauréat 1987.

Nous espérons que cet honneur bien mérité encouragera dans leur travail tous ces bénévoles qui œuvrent, sans relâche, à la promotion de leur région en multipliant les activités et services offerts aux touristes. Nous tenons à rendre hommage à leur dévouement inlassable dans leur mission d'accueil et d'information, mission essentielle pour

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

conserver et améliorer la qualité du tourisme.

Nous félicitons également le Syndicat d'Initiative de Nivelles qui a reçu une mention spéciale ainsi que le Syndicat d'Initiative de Rebecq pour la mention qu'il a obtenue.

Nous remercions également tous les autres Syndicats d'Initiative qui, bien que travaillant souvent dans des conditions difficiles, réalisent des prouesses pour promouvoir le tourisme dans leur région.

A tous un grand merci!



Au tour du challenge conquis de haute lutte par le Syndicat d'Initiative de Waterloo, nous reconnaissons, de gauche à droite, Monsieur Paul LAURENT, secrétaire du Syndicat d'Initiative, Monsieur Christian DESCLEZ, administrateur-trésorier du S.I., Monsieur Francis PERSOONS, président du S.I., Monsieur Jacques DE DRYVER, échevin du Tourisme de Waterloo, Monsieur Jules de MONTPELLIER d'ANNEVOIE, président du Touring Club Royal de Belgique et Monsieur Jean HONHON, président du Comité Régional Wallon du T.C.

Au Musée d'Art Moderne à Bruxelles, la nouvelle « Salle René et Georgette Magritte » ouverte au public

Par testament olographe du 21 juin 1985, Georgette Magritte léguait, à trois musées qui lui étaient chers, quelques-unes des meilleures œuvres de son mari, conservées jalousement dans sa collection personnelle.

Le Centre Beaubourg à Paris recevait trois œuvres : *Le portrait de Georgette au Bilboquet*

de 1924; *Souvenir de Voyage* de 1927 et une des versions du *Viol* datée de 1945.

Au Musée des Beaux-Arts de Charleroi, elle offrait deux peintures : une *Baigneuse* d'inspiration constructiviste, de 1925 et *L'Eclair* de 1944, tandis que les Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique à Bruxelles recevaient la « part du lion » : dix œuvres dont huit Magritte, plus un collage d'E.L.T. Mesens et une petite peinture d'Alfred Stevens intitulée : *La Dame au chien*.

Née à Marcinelle le 22 février 1901, Georgette Magritte devait mourir, dans sa maison du 97, de la rue des Mimosas, à Schaerbeek, le 26 février 1986.

Après une procédure administrative quelque peu longue, le Musée de Bruxelles a pu enfin inscrire à son inventaire les toiles célèbres qui ont été rassemblées dans la « Salle René et Georgette Magritte » située au niveau -6 du Musée d'Art Moderne et qui a été inaugurée le 26 février 1988, date anniversaire du décès de la donatrice. Y ont pris place non seulement les dix peintures que le Musée possédait déjà et qui sont connues internationalement – *L'Homme du Large*, *Le Mariage de Minuit*, *Le Démon de la Perversité*, ... mais aussi la donation Georgette Magritte et les œuvres acquises par la Communauté Française lors de la célèbre vente Magritte chez Sotheby's à Londres, le 2 juillet 1987 et mises en dépôt au Musée d'Art Moderne à Bruxelles (soit 5 gouaches, 1 dessin et 2 sculptures).

Les huit œuvres léguées par Georgette Magritte au Musée de Bruxelles s'échelonnent de 1920 à 1967 et comprennent sept peintures à l'huile sur toile : *Georgette* (1935), *L'île au Trésor* (1942), *L'Incendie* (1943), *La Magie noire* (1945), *Le Galet* (1948), *Le Domaine d'Amheim* (1962), *La Page blanche* (1967), plus un dessin : *Portrait de Georgette*, à dater de 1920 environ. Grâce au legs de Georgette Magritte et au dépôt de la Communauté Française, le Musée d'Art Moderne de Bruxelles devient le parcours obligé de celui qui aime ou veut connaître Magritte. C'est

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

en Europe la collection la plus riche puisqu'elle rassemble en un lieu ouvert à tous quelque 17 peintures, 5 gouaches, 2 sculptures et plusieurs dessins, croquis, albums de projets de papiers peints ou affiches.

Les différentes phases de la carrière de René Magritte y sont

représentées depuis l'époque constructive de ses débuts (le *Portrait de Pierre Broodcoorens*, 1921) jusqu'aux œuvres réalisées peu avant son décès (*La Page blanche*, 1967), en passant par les périodes dites « Renoir » (*L'Incendie*, 1943) ou « Vache » (*Le Galet*, 1948) sans oublier,

bien entendu les œuvres mondialement connues telles : *L'Empire des Lumières* 1954 ou *Le Domaine d'Amheim*, 1962.

Pour tous renseignements complémentaires : Gisèle OLLINGER-ZINQUE, tél. : 02/513.96.30 (ext. 247) ou Véronique COOMANS-CARDON (ext. 209)

Un week-end impérial à Waterloo, le 12 juin 1988.

Un week-end de légende dans la morne plaine le 12 juin 1988. Dans son cirque de coteaux et de vallons, vous verrez ressurgir les bataillons de l'époque. C'est en effet plus de 1.000 participants en tenue d'époque qui reproduiront une des phases de la bataille de 1815 et à l'endroit même où elle se déroula.

On y verra évoluer des unités de la Garde Impériale avec leurs grands bonnets d'oursins, des chasseurs de la Garde avec leurs pompons colorés, les flanqueurs de la Garde dans leurs habits verts mais aussi des éléments de cavalerie dans leur magnifique dolman de hussard. Tandis que dans l'autre camp se tiendront des régiments d'infanterie anglaise, une formation autrichienne, un détachement silésien et des détachements de la Landwehr dans leur uniforme de conscrit.

Une formation particulièrement appréciée et de réputation internationale : la Musique de la Garde Impériale, originaire de Waterloo même, dans sa somptueuse tenue d'époque, exécutera exclusivement des marches d'Empire sous la conduite de



1350 WAVRE, Belgique

NOUVEAU EN 1988 : LE RADJA RIVER

40 attractions et spectacles dont :

le nouveau Radja River, la piscine tropicale Aqualibi, le Palais d'Ali Baba, le spectaculaire Tornado, le rapide Sirocco, les spectacles attendrissants des otaries et des perroquets, les

aventures de Tintin dans le Secret de la Licorne et bien d'autres encore.

Le prix d'entrée vous donne l'accès gratuit et illimité, une journée entière, aux 40 attractions et spectacles de WALIBI, y compris l'Aqualibi.

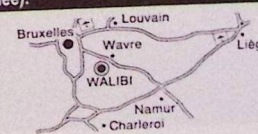
Ouvert tous les jours du 1er samedi d'avril au dernier week-end de septembre (Aqualibi reste ouvert toute l'année).



En train :
Bruxelles-Ottignies
Gare de Bierges
(à 300 m de WALIBI).



En voiture : à
20 km de Bruxelles
Autoroute E411
Bruxelles-Namur. Sortie n° 6,
Wavre.



AVIS ECHOS AVIS ECHOS

conserver et améliorer la qualité du tourisme.

Nous félicitons également le Syndicat d'Initiative de Nivelles qui a reçu une mention spéciale ainsi que le Syndicat d'Initiative de Rebecq pour la mention qu'il a obtenue.

Nous remercions également tous les autres Syndicats d'Initiative qui, bien que travaillant souvent dans des conditions difficiles, réalisent des prouesses pour promouvoir le tourisme dans leur région.

A tous un grand merci!



Around the challenge of high-level sports won by the Syndicat d'Initiative de Waterloo, we recognize, from left to right, Monsieur Paul LAURENT, secretary of the Syndicat d'Initiative, Monsieur Christian DESCLEZ, administrator-treasurer of the S.I., Monsieur Francis PERSOONS, president of the S.I., Monsieur Jacques DE DRYVER, chairman of the Tourism of Waterloo, Monsieur Jules de MONTPELLIER d'ANNEVOIE, president of the Touring Club Royal de Belgique and Monsieur Jean HONHON, president of the Comité Régional Wallon du T.C.

Au Musée d'Art Moderne à Bruxelles, la nouvelle « Salle René et Georgette Magritte » ouverte au public

Par testament olographe du 21 juin 1985, Georgette Magritte léguait, à trois musées qui lui étaient chers, quelques-unes des meilleures œuvres de son mari, conservées jalousement dans sa collection personnelle.

Le Centre Beaubourg à Paris recevait trois œuvres : *Le portrait de Georgette au Bilboquet*

de 1924; *Souvenir de Voyage* de 1927 et une des versions du *Viol* datée de 1945.

Au Musée des Beaux-Arts de Charleroi, elle offrait deux peintures : une *Baigneuse* d'inspiration constructiviste, de 1925 et *L'Eclair* de 1944, tandis que les Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique à Bruxelles recevaient la « part du lion » : dix œuvres dont huit Magritte, plus un collage d'E.L.T. Mesens et une petite peinture d'Alfred Stevens intitulée : *La Dame au chien*.

Née à Marcinelle le 22 février 1901, Georgette Magritte devait mourir, dans sa maison du 97, de la rue des Mimosas, à Schaerbeek, le 26 février 1986.

Après une procédure administrative quelque peu longue, le Musée de Bruxelles a pu enfin inscrire à son inventaire les toiles célèbres qui ont été rassemblées dans la « Salle René et Georgette Magritte » située au niveau -6 du Musée d'Art Moderne et qui a été inaugurée le 26 février 1988, date anniversaire du décès de la donatrice. Y ont pris place non seulement les dix peintures que le Musée possédait déjà et qui sont connues internationalement – *L'Homme du Large*, *Le Mariage de Minuit*, *Le Démon de la Perversité*, ... mais aussi la donation Georgette Magritte et les œuvres acquises par la Communauté Française lors de la célèbre vente Magritte chez Sotheby's à Londres, le 2 juillet 1987 et mises en dépôt au Musée d'Art Moderne à Bruxelles (soit 5 gouaches, 1 dessin et 2 sculptures).

Les huit œuvres léguées par Georgette Magritte au Musée de Bruxelles s'échelonnent de 1920 à 1967 et comprennent sept peintures à l'huile sur toile : *Georgette* (1935), *L'île au Trésor* (1942), *L'Incendie* (1943), *La Magie noire* (1945), *Le Galet* (1948), *Le Domaine d'Amheim* (1962), *La Page blanche* (1967), plus un dessin : *Portrait de Georgette*, à dater de 1920 environ. Grâce au legs de Georgette Magritte et au dépôt de la Communauté Française, le Musée d'Art Moderne de Bruxelles devient le parcours obligé de celui qui aime ou veut connaître Magritte. C'est

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

en Europe la collection la plus riche puisqu'elle rassemble en un lieu ouvert à tous quelque 17 peintures, 5 gouaches, 2 sculptures et plusieurs dessins, croquis, albums de projets de papiers peints ou affiches. Les différentes phases de la carrière de René Magritte y sont

représentées depuis l'époque constructive de ses débuts (le *Portrait de Pierre Broodcoorens*, 1921) jusqu'aux œuvres réalisées peu avant son décès (*La Page blanche*, 1967), en passant par les périodes dites « Renoir » (*L'Incendie*, 1943) ou « Vache » (*Le Galet*, 1948) sans oublier,

bien entendu les œuvres mondialement connues telles : *L'Empire des Lumières* 1954 ou *Le Domaine d'Amheim*, 1962.

Pour tous renseignements complémentaires : Gisèle OLLINGER-ZINQUE, tél. : 02/513.96.30 (ext. 247) ou Véronique COOMANS-CARDON (ext. 209)



NOUVEAU EN 1988 : LE RADJA RIVER

40 attractions et spectacles dont :

le nouveau Radja River, la piscine tropicale Aqualibi, le Palais d'Ali Baba, le spectaculaire Tornado, le rapide Sirocco, les spectacles attendrissants des otaries et des perroquets, les

aventures de Tintin dans le Secret de la Licorne et bien d'autres encore.

Le prix d'entrée vous donne l'accès gratuit et illimité, une journée entière, aux 40 attractions et spectacles de WALIBI, y compris l'Aqualibi.

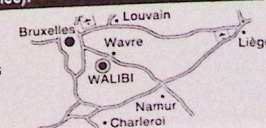
Ouvert tous les jours du 1er samedi d'avril au dernier week-end de septembre (Aqualibi reste ouvert toute l'année).



En train :
Bruxelles-Ottignies
Gare de Bierges
(à 300 m de WALIBI).



En voiture : à
20 km de Bruxelles
Autoroute E411
Bruxelles-Namur, Sortie n° 6,
Wavre.



Un week-end impérial à Waterloo, le 12 juin 1988.

Un week-end de légende dans la morne plaine le 12 juin 1988.

Dans son cirque de coteaux et de vallons, vous verrez ressurgir les bataillons de l'époque.

C'est en effet plus de 1.000 participants en tenue d'époque qui reproduiront une des phases de la bataille de 1815 et à l'endroit même où elle se déroula.

On y verra évoluer des unités de la Garde Impériale avec leurs grands bonnets d'ours, des chasseurs de la Garde avec leurs pompons colorés, les flanqueurs de la Garde dans leurs habits verts mais aussi des éléments de cavalerie dans leur magnifique dolman de hussard. Tandis que dans l'autre camp se tiendront des régiments d'infanterie anglaise, une formation autrichienne, un détachement silésien et des détachements de la Landwehr dans leur uniforme de conscrit.

Une formation particulièrement appréciée et de réputation internationale : la Musique de la Garde Impériale, originaire de Waterloo même, dans sa somptueuse tenue d'époque, exécutera exclusivement des marches d'Empire sous la conduite de

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

son tambour-major haut en couleur.

Tout cela sous la canonnade de pièces authentiques de la Royal Artillery de Portsmouth.

Les unités représentées viendront de plusieurs pays étrangers avec Merula de Suisse, le 27^e grenadier de Dijon, un détachement d'Austerlitz en Tchécoslovaquie et la Napoleonicon Association d'Angleterre avec sa filiale du Canada, les volontaires d'Upper Canada.

Cet événement d'attrait international se reproduit à époque régulière et la dernière en date, en 1985, avait attiré plus de 25.000 spectateurs venus d'un peu partout en Europe.

Alors si vous voulez être le témoin d'un spectacle inédit et revivre quelques heures la période impériale, rendez-vous à Waterloo, le 12 juin 1988.

Le « Mercure Brussels Airport », première escale belge des hôtels Mercure

Cent hôtels en 1990, voilà l'ambitieux objectif que s'est fixé le Réseau Mercure. En 1986, ce défi se concrétisait déjà par la naissance de dix nouvelles unités en France et en Allemagne.

Entre-temps, d'autres hôtels étaient mis en chantier et sont aujourd'hui opérationnels. Après Paris et Hanovre, c'est en Belgique et plus spécialement à Bruxelles que la chaîne Mercure vient de s'établir.

Le « Mercure Brussels Airport », inauguré le 1^{er} février dernier, a été érigé en bordure de l'avenue Jules Bordet à Evere à deux pas de l'OTAN.

Implanté à Evere (Bruxelles), en bordure de l'avenue Jules Bordet, au cœur d'une zone industrielle très active, à 3 km de l'aéroport de Bruxelles National et à 500 mètres du complexe de l'OTAN, l'Hôtel « Mercure Brussels Airport », inauguré le 1^{er} février dernier, entend bien devenir un lieu de prédilection pour les nombreux hommes d'affaires occupés dans ce quartier très dynamique de notre capitale.

Situé à dix minutes à peine du centre-ville, il offre cependant tous les avantages d'une résidence de standing à l'écart des bruits de la cité et facilite, en outre, les déplacements des clients pressés puisqu'il a été édifié à proximité d'un vaste réseau d'autoroutes et de voies rapides menant directement sur les routes de Paris, Amsterdam, Anvers, Ostende et Liège. L'hôtel compte 7 suites et 113 chambres, dont 2 ont été spécialement étudiées pour le confort des handicapés. Toutes les chambres sont équipées de salles de bains, sèche-cheveux, ra-

dio, téléphone direct, réveil automatique, mini-bar et TV couleurs permettant de capter 16 chaînes internationales.

Au rez-de-chaussée de l'établissement, le bar baptisé « La Rotonde », prolongé par une terrasse, accueille jusqu'à une heure du matin les clients de l'hôtel tout comme les visiteurs de passage. Dans le prolongement du bar, le restaurant « L'Univers » propose une cuisine d'une excellente qualité où les plats traditionnels font bon ménage avec des spécialités plus spécifiquement régionales, telles les anguilles au vert, l'authentique Coucou de Malines en waterzooi ou encore le mignon de porc à l'Ardennaise. Quant à la carte des vins, variée à souhait, elle comporte, entre autres, une sélection de grands crus proposés à la clientèle à des prix réellement compétitifs. Pour clore ce petit chapitre gastronomique, signalons que l'hôtel présente trois formules originales de petits déjeuners toniques : le « Job », 600 calories qui mettent



AVIS ECHOS AVIS ECHOS

en forme, le « Sport », 850 calories qui cultivent la forme, et la « Ligne », 330 calories qui prennent soin des formes.

Comme le soulignait récemment M. Ludo Geurden, le jeune et dynamique directeur de l'Hôtel « Mercure Brussels Airport », qui travaille depuis trois ans au sein du groupe Accor, dont fait partie la chaîne Mercure, l'hôtel de Bruxelles vise avant tout un public d'hommes d'affaires de passage et de préciser que « 95 % de nos clients seront des businessmen. Le reste se composera de personnes en transit, entre deux avions, ainsi que de groupes faisant halte à Bruxelles ». Et le directeur d'ajouter « bien entendu, l'Hôtel Mercure Brussels Airport fait partie de la Chaîne Mercure, ce qui ne l'empêche pas d'avoir ses spécificités régionales. Celles-ci se retrouvent notamment dans l'accueil tout à fait personnalisé qu'une équipe de quelque 38 personnes parfaitement stylées réserve à la clientèle, car, conclut M. Ludo Geurden, hormis les couleurs, le logo Mercure, et, dans la gamme des vins, une sélection tout à fait exceptionnelle de Grands Crus, chaque hôtel Mercure affiche des particularités que ses clients ne retrouveront nulle part ailleurs ».

Visites des Serres Royales de Laeken en 1988

Tous les ans, au mois de mai – c'est devenu une tradition – les magnifiques Serres Royales de Laeken, aménagées avec un

goût exquis, à l'initiative de notre grand roi bâtisseur et urbaniste, Léopold II, ouvrent leurs portes au public. Tous les ans également, des dizaines de milliers de touristes, excursionnistes, étudiants, écologistes, passionnés de botanique, amis de la nature ou simples curieux (ils étaient 90.810 en 1987 – record absolu du nombre de visiteurs – et 78.792 en 1986) profitent de cette occasion qui pour découvrir, qui pour redécouvrir – car on ne se lasse jamais d'un spectacle aussi chatoyant – la magnificence et la luxuriance de cette étonnante végétation qui court tout au long des galeries et des salles où arbres, plantes et fleurs exotiques se disputent la palme, sans parler de la beauté envoûtante du splendide Jardin d'Hi-

ver, qui mérite à lui seul le déplacement.

A l'intention de nos lecteurs, nous publions, ci-après, les jours et heures de visites prévues pour 1988 : le samedi 30 avril, le dimanche 1^{er} mai, le mardi 3 mai, le mercredi 4 mai, le jeudi 5 mai, le samedi 7 mai, le dimanche 8 mai, le mardi 10 mai, le mercredi 11 mai, le jeudi 12 mai, le samedi 14 mai, le dimanche 15 mai, le mardi 17 mai et le mercredi 18 mai, chaque fois de 9 h 30 à 12 heures et de 14 à 17 heures. Toutes ces visites sont gratuites.

En outre, les serres illuminées pourront être visitées le vendredi 29 avril, le samedi 30 avril, le vendredi 6 mai, le samedi 7 mai, le jeudi 12 mai, le vendredi



Serres Royales de Laeken : échappée sur le Jardin d'Hiver.

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

13 mai et le samedi 14 mai, chaque fois de 21 h 15 à 23 heures. Pour ces visites du soir, il sera perçu un droit de 50 F au profit des œuvres de la reine Fabiola. Toutefois, les jeunes de moins de 18 ans bénéficieront de l'entrée gratuite.

Parking : avenue de la Dynastie (en face du château royal de Laeken).

Entrée : à l'angle des avenues du Parc Royal et Van Praet (Fontaine de Neptune).



Campagne 1988 de « Sport à l'Ecole »

Patronnée par le C.O.I.B., les six Fédérations sportives scolaires et WALIBI, la Campagne « Sport à l'Ecole », dont le but est de revaloriser le sport à l'école (de nombreux établissements scolaires ne disposent encore que d'une infrastructure sportive insuffisante), en est cette année à sa 5^e édition. Bénéficiant de l'appui de la RTBF, de la BRT et de la firme CITROËN, elle consistera, comme les années précédentes, essentiellement en la vente d'au-



tocollants à 30 F pièce. 50 % du prix de vente restera acquis à l'école participante qui pourra, de la sorte, acheter le matériel nécessaire à la pratique des sports, le solde étant versé aux Fédérations sportives scolaires et au C.O.I.B. après déduction des frais techniques et administratifs. Pour les quatre années précédentes 3.350.000 autocollants ont été vendus pour un montant total de 94.000.000 F dont la moitié a été immédiatement convertie en matériel sportif au bénéfice des établissements concernés. Des chiffres impressionnants qui attestent du dynamisme et de l'esprit d'entreprise de notre jeunesse.

L'opération 88 est épaulée par quelques grands sportifs d'envergure qui ont noms : Michel Preud'Homme, Ingrid Berghmans et Ingrid Lempereur.

Enfin, les 400 écoles, qui, à la fin de l'opération, auront vendu le plus d'autocollants, par élèves inscrits dans l'établissement, se verront offrir un voyage scolaire gratuit à WALIBI par 25 élèves accompagnés d'un professeur, soit 10.000 élèves et 400 professeurs invités gratuitement à WALIBI.

Ingrid Lempereur patronne cette année « Sport à l'Ecole » et fraternise avec le symbole de la campagne.

Les manifestations culturelles et populaires

MAI 1988

BRUXELLES : Au Musée d'Art Moderne, place du Musée : Exposition « Bauhaus 1919-1933 ». Ouvert tous les jours, sauf le lundi, de 10 à 13 et de 14 à 17 heures (jusqu'au 29 mai).

VIEUX-GENAPPE : A la Fermette du Musée provincial du Caillou, 66, chaussée de Bruxelles : Exposition « Les Monuments napoléoniens ». Ouvert du mardi au vendredi, de 14 à 18 h.; les samedis, dimanches et jours fériés, de 10 h 30 à 18 h; fermé les lundis (jusqu'au 29 mai).

NIVELLES : A la salle Omnisports : Foire Commerciale et Industrielle du Brabant Wallon (jusqu'au 2 mai).

1 **HAMME-MILLE :** A la Chapelle Saint-Corneille (hameau de Mille) : messe solennelle à 10 heures suivie de la Procession Saint-Corneille à laquelle participent plusieurs groupes et chars évoquant le passé de la localité, diverses fanfares et près de 200 cavaliers. Au retour de la procession a lieu la bénédiction des cavaliers et des chevaux.



Hamme-Mille : la pittoresque Procession Saint-Corneille se déroulera le dimanche 1^{er} mai prochain au hameau de Mille.

2 **OTTIGNIES :** Au Centre Culturel et Artistique, à 20 h 15 : les Petits Chanteurs à la Croix de Bois.

8 **BRAINE-LE-CHATEAU :** Procession à la Chapelle Sainte-Croix.

12 **BRUXELLES :** Au Théâtre National de Belgique (Grande Salle) : « L'étrange intermède » d'Eugène O'Neill (jusqu'au 18 mai).

12 **CEROUX :** Meeting international de montgolfières et Fête des Aérostats. Envol de 40 montgolfières (15 heures).

JODOIGNE : Concours national bovin et porcin.

NIVELLES : Grande braderie de l'Ascension (jusqu'au 14 mai). A 17 h : ascension de deux montgolfières.

15 **TUBIZE :** Marché fleuri annuel (de 9 à 13 heures).

17 **TUBIZE :** A la Salle du Gymnase : « Feu la Mère de Madame », « On purge bébé » et « Mais n'te promène pas toute nue » de Georges Feydeau, par le Théâtre National de Belgique.

18 **OTTIGNIES :** Au Centre Culturel et Artistique, à 20 h 15 : « Feu la Mère de Madame », « On purge bébé », et « Mais n'te promène pas toute nue » de Georges Feydeau, par le Théâtre National de Belgique (également les 19 et 20 mai).

21 **OTTIGNIES :** Ducasse des Vis Tchapias du Stymont (également le 22 mai avec jeux à l'ancienne, mât de cocagne et animation folklorique).

RIXENSART : Fête au château de Rixensart en costumes du XVII^e siècle (théâtre, bateleurs, etc). Egalement le 22 mai.

29 **CEROUX :** Course automobile au ralenti avec la participation de véhicules anciens, de voitures actuelles et de véhicules de construction spéciale (à 14 heures).

27 **BRUXELLES :** Fêtes populaires au quartier du Vismet (Marché aux Poissons). Egalement les 28 et 29 mai.

28 **RIXENSART :** Jumping de Rixensart avec concours de sauts.

29 **SAINTES :** Procession de Sainte Renelde. Départ à 7 heures du matin avec la participation de nombreux cavaliers dont un groupe de cavaliers musiciens escortant le char sur lequel est hissée la chasse de sainte Renelde. Le cortège accomplit un périple à travers champs de plus de 30 kilomètres. Retour à Saintes vers 17 heures.

JUIN 1988

3 **CHAUMONT :** Eglise Saint-Bavon, à 20 h : Idil Biret (piano) dans des œuvres de Beethoven, Liszt et Chopin.

5 **VILLERS-LA-VILLE :** Célébration de la Fête-Dieu dans l'ancienne abbaye avec messe solennelle.

12 **WATERLOO :** Reconstitution de la Bataille de Waterloo. Plus de 1.000 participants français, anglais, allemands, belges, suisses et autrichiens.

17 **RIXENSART :** Florales au château de Rixensart (également les 18 et 19 juin).

18 **LINKEBEEK :** Fête de la Saint-Jean (danses et musiques traditionnelles suivies du grand feu de la Saint-Jean).

VIEUX-GENAPPE : A la Fermette du Musée provincial du Caillou : Exposition « Les généraux belges au service de la France durant la Révolution et le Premier Empire », organisée par la Société Belge d'Etudes Napoléoniennes. L'exposition est ouverte tous les jours, sauf les lundis, jusqu'au 18 septembre.

WAVRE : Grande braderie annuelle (également le 19 juin).

19 **LILLOIS-WITTERZEE :** Fête et Procession de la Saint-Jean (de 10 à 13 heures).

23 **GENVAL :** Grand Feu de la Saint-Jean avec la participation de groupes folkloriques.



Rebecq : la Grande Braderie annuelle aura lieu les 25 et 26 juin prochains.

25 **OPHEYLISSEM :** Au Domaine provincial : Challenge des montgolfières.

REBECQ : Grande braderie annuelle. Les festivités se poursuivront le 26 juin avec marché à la brocante, défilé de majorettes et de fanfares, expositions.

WAVRE : Cavalcade aux flambeaux (à 22 heures).

26 **WAVRE :** Grand Tour de Notre-Dame de Basse-Wavre. Départ à 8 h 45. Durant tout le parcours, long de 7,5 km, la chasse de Notre-Dame, portée par quatre pèlerins de Noville-sur-Mehaigne, est escortée par des centaines de fidèles. Au retour dans le centre de Wavre (vers 11 h 30), un grand pain, décoré de fleurs, le Wastia, est remis aux pèlerins.

JUILLET 1988

3 **BRAINE-LE-CHATEAU :** Procession de Notre-Dame-au-Bois avec la participation de quelque 80 cavaliers et de porteurs de bannières et de drapeaux escortant la statue de la Vierge (à 11 h, après la grand-messe).

NIVELLES : Rallye automobile de Nivelles.

5 **BRUXELLES :** A la Grand-Place, à 21 heures : Ommegang de Bruxelles, spectacle unique au monde consistant en une reconstitution des fastes d'une fête donnée, en 1549, en l'honneur de Charles Quint et de sa Cour (également le 7 juillet à 21 heures).

9 **BRUXELLES :** Au Théâtre de Verdure (Atomium) : Brosella Jazz - Folk (à partir de 14 heures). Egalement le 10 juillet, dès 14 heures.

17 **HELECINE :** Journée « Portes Ouvertes ».